

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 45

MONTREAL, 7 MARS 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



UNE JEUNE BEAUTÉ MONTRÉLAISE

(D'après une photographie prise spécialement pour l'«Album Universel», par l'artiste-photographe Richard, 1618 rue Ste Catherine).

ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Bâtiment de "La Presse,"
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la
correspondance, 758. Tirage du Bureau de Poste pour les
journaux, 2191.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTRE FRONTISPICE

Nous consacrons notre frontispice à la reproduction d'une magnifique photographie prise spécialement pour l'"Album Universel", aux ateliers Richard (1618 rue Sainte-Catherine), photographie de fantaisie d'une de nos jeunes beautés de la partie Est de Montréal.

C'est un charmant minois plein de douceur et de grâces naturelles, que l'art du photographe a su, d'ailleurs, faire parfaitement ressortir.

NOS PAGES CENTRALES

La saison du carême, époque de l'année où le poisson prend la place d'honneur à nos tables, donne une grande actualité à l'intéressante étude illustrée sur les Iles de la Madeleine, que l'"Album Universel" publie dans le présent numéro. C'est à monsieur Rodolphe Lemieux, C. R., député de Gaspé et des Iles de la Madeleine au Parlement d'Ottawa, que nous devons ces photographies et ces notes. Nos lecteurs y trouveront certainement un grand intérêt. Lecture faite, on en viendra à la même conclusion que monsieur Lemieux, c'est que la Providence ménage un avenir de prospérité à ce coin pittoresque de la province de Québec.

C'est dans le journalisme — antichambre de la haute politique — que monsieur Lemieux a fait ses premières armes, et nos lecteurs aimeront, sans doute, à le voir, de temps à autre, revenir, dans l'"Album Universel", à ses anciennes amours.

NOS CONCOURS

Nous attirons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur les succès des concours que Tirésias publie chaque semaine. C'est presque par millier que les réponses nous arrivent maintenant. Pour preuve, nous référons nos lecteurs pages 1065 et 1073.

LA PAGE DE LA MÉNAGÈRE

Par suite d'une indisposition, notre charmante collaboratrice CORDON-BLEU n'a pu nous fournir à temps les éléments de sa "page de la ménagère". Ce sera pour la semaine prochaine.

PROCHAIN FEUILLETON

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un joli feuilleton illustré intitulé "Fille de forçat, fils de faussaire." C'est un charmant roman d'amour, inédit, qui ne durera que trois numéros.

AU MONUMENT NATIONAL

Nos prévisions se sont réalisées, et Le Triomphe de la Croix, au Monument National, a fait salle comble, la semaine dernière. Il en sera de même encore pendant la semaine commençant le 2 mars, avec un surcroît d'intérêt pour le public. En effet, M. Daoust introduit dans ce grand drame chrétien la naissance du Christ, en quatorze tableaux. On n'aura jamais rien vu de pareil à Montréal.

POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Tous les pharmaciens remboursent l'argent si elles ne guérissent pas. La signature de E.-W. Grove est sur chaque boîte.—1

UN BRIN D'AMOUR

[Pour l'ALBUM UNIVERSEL]

Je demande très-peu de chose,
Moins qu'un lys et moins qu'une rose,
Pour répondre à la passion
Dont je brûle pour toi, Ninon ;
C'est peut-être une folie,
Mais je t'aime pour la vie,
Et je me contente en retour,
D'un brin d'amour.

Ce n'est pas que ma gourmandise
Se trouve servie à sa guise ;
Ce n'est pas que mon pauvre coeur
Ne désire un plus grand bonheur ;
Je voudrais t'avoir pour amie :
Mais je te trouve si jolie,
Que je me contente en retour,
D'un brin d'amour.

Et pourtant, si j'osais te dire,
Mes soupirs, mes pleurs, mon délire,
Quand je crois entendre tes pas,
Quand je rêve être dans tes bras,
Peut-être, ô douce espérance,
Pour soulager ma souffrance,
Tu donnerais plus en retour
Qu'un brin d'amour.

GUSTAVE RENAUD.

Montréal, 20 février, 1903.

COMMUNICATION

LA LANGUE INTERNATIONALE

La question d'une langue universelle occupe le monde intellectuel depuis plusieurs années, et n'est pas encore résolue par l'Espéranto. Que l'établissement d'une langue universelle serait une oeuvre humanitaire, ceci est unanimement admis par tous les savants, les gens d'affaires et les étudiants. Ca serait un pas immense vers le progrès et la vulgarisation des sciences et de la littérature. Ca tendrait à rapprocher les nations et les races et à les faire fraterniser. Ca porterait atteinte au chauvinisme et au jingoïsme. L'importance d'une langue universelle est généralement reconnue par tout le monde. Dès qu'on se demande à quelle langue vivante on doit donner la préférence pour l'élever à l'état de langue universelle, il se présente des difficultés insurmontables. Les trois langues dominantes et les plus importantes aujourd'hui sont l'anglais, le français et l'allemand. Tout le monde est prêt à reconnaître que ce serait une bonne chose si un de ces langages était accepté comme international. Tout désirable que ça soit, c'est tout à fait irréalisable. Le prestige et la suprématie politique et commerciale que le choix d'une de ces langues donnerait à sa nation

respective, seraient trop grands pour que les deux autres acceptassent. A part ça, la grammaire française et allemande est très difficile.

Ne pouvant se servir des trois grandes langues du monde, il reste le choix d'une langue morte, la fabrication d'une langue artificielle, ou l'adoption d'une langue vivante subordonnée. Les langues mortes, soit de latin ou le grec, doivent être mises de côté. Leur grammaire étant trop difficile, et elles manquent de trop de mots pour exprimer les choses et les idées modernes.

La création d'une langue artificielle est une idée fascinatrice et pas neuve du tout. Dès 1668, Wilkin en propose une, Leibnitz et Letellier ont fait de même, Sotos Ochando, en 1858, reçoit un prix pour ça à Paris. Le Dr Samenhoff en invente une qu'il nomme Esperanto, Schleyer fait le Volapük, Bollack, la langue bleue. La beauté et les avantages pratiques d'une telle langue sont la grande simplicité et la régularité. Pas de verbes irréguliers, pas de différents genres aux choses inanimées, pas d'exceptions aux règles et pas d'exceptions aux exceptions.

Mais, toutes les langues artificielles, malgré leur simplicité et leur régularité, ont un grand défaut, elles n'ont pas de littérature. Les promoteurs de ces langues prétendent que, dès qu'une sera universellement acceptée, il sera écrit des livres dans cette langue ; mais nous croyons qu'une langue est une chose organique qui évolue lentement, et qu'alors ça ne peut être manufacturé en quelques jours entre les quatre murs de l'étude d'un savant.

Il y a encore l'adoption d'une langue vivante d'une nation subordonnée. Dans ce cas, la préférence a presque toujours été donnée à l'espagnol. Comme grande puissance, l'Espagne est finie. La jalousie internationale ne pourrait venir en jeu. Et cette langue est la plus douce, si simple, très harmonieuse et facile à apprendre. Ses verbes irréguliers présentent quelques difficultés, mais pas si grandes que dans les autres langues. Et encore, on pourrait bien en faire tous des verbes réguliers. L'espagnol a aussi une belle littérature. Pour cela, c'est de toutes les langues vivantes, la plus propre à faire une langue internationale. Mais, quel que soit le langage qu'on prenne, ceci n'est pas d'une importance aussi grande que le fait d'en venir à une entente universelle, acceptant la même langue pour servir d'intermédiaire au monde entier. Ce dernier fait est souvent inaperçu par les fervents zélés d'une langue artificielle quelconque.

Le langage international s'établira de lui-même par l'évolution naturelle. Comme l'a dit le professeur Schroer : Un langage universel existe ; c'est une langue qui, par son extension sur le globe terrestre et par la facilité avec laquelle elle peut être apprise, s'est tellement établie que rien ne pourra l'empêcher de devenir, dans un avenir rapproché, le grand moyen de communication internationale. C'est l'anglais.

JEAN POL.

Veillez découper le bulletin suivant après l'avoir rempli, et nous le renvoyer avec une piastre, et vous recevrez l'ALBUM UNIVERSEL pendant quatre mois.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'envoyer l'ALBUM UNIVERSEL pour quatre mois. Vous trouverez une piastre dans cette lettre. Et adressez-moi le journal, comme suit :

NOM.....

ADRESSE.....

Petite Revue Illustrée

PAR ZOZO

Les jours gras d'aujourd'hui semblent avoir perdu de leur entrain d'autrefois. A la ville, on n'en parle pas. C'est tout au plus si les registres de la correctionnelle du lendemain accusent une notable augmentation de délinquants, poussés probablement la veille à des libations trop enthousiastes par le souvenir des anciens plaisirs que ramenait, chaque année, cette date mémorable des jours gras.

Mais, on me dit qu'il reste encore, dans la plupart de nos bonnes campagnes canadiennes, des vestiges de charivaris, mascarades et promenades carnavalesques de jadis.

C'est dire que, cette année, à Montréal du moins, nul événement remarquable n'a marqué particulièrement le passage du mardi-gras. La chronique a bien relevé certaines escapades tapageuses, mais qui auraient pu se produire en des temps tout ordinaires. C'est ainsi que nos grands confrères ont rapporté la comparaison en correctionnelle d'un trio accouplé, ou d'un triple couple formé de quelques-uns de nos jeunes sports et de bayadères du théâtre de la rue Côté. Ces gais bambocheurs avaient cru devoir fêter le mardi-gras en se lançant par la tête des petits pains chauds, au milieu d'exclamations par trop bruyantes pour la châtouilleuse oreille de notre police. Cette bataille nouveau genre se termina devant le Recorder, en la manière usuelle.

Quand on est né pour le petit pain...

* * *

Il n'y a que le carême qui reste toujours le même avec sa caractéristique d'oeufs et de poisson. Et, cependant, s'il faut en croire les vieilles chroniques, le relâchement se poursuit insensiblement depuis des siècles. "Les jeunes gens, dit l'innimitable Brillat-Savarin, dans sa Méditation XXIV, jusqu'à un certain âge n'étaient pas astreints au jeûne. Ensuite, les gens faits virent à s'apercevoir que le jeûne les irritait, leur donnait mal à la tête, les empêchait de dormir. On mit ensuite sur le compte du jeûne tous les petits accidents qui assiégent l'homme à l'époque du printemps, tels que les éruptions vernoales, les éblouissements, les saignements de nez, et autres symptômes d'effervescence qui signalent le renouvellement de la nature. De sorte que l'un ne jeûnait pas parce qu'il se croyait malade, l'autre parce qu'il l'avait été, et un troisième parce qu'il craignait de le devenir; d'où il arrivait que le jeûne devenait tous les jours plus rare."



Enfin, aujourd'hui, le temps du carême n'est certes pas fait pour effrayer personne, avec les accommodements modernes, surtout si on a le privilège de garnir sa table de sarcelles, de homards, de malpecques, de primeurs importées, de bordeaux, sans parler de l'exquise variété de petits plats que la gastronomie du siècle nous offre avec les oeufs, le poisson et les légumes.

Mais,

Le ciel défend, de vrai, certains contentements.

* * *

La mode est aux essais théâtraux.

Il me faut bien y aller du mien tout comme les autres. J'm'intitule :

QUE J'VOUS AIME DON !

SIMPLE LEVER... DERIDANT EN 1 ACTE ET 3 TABLEAUX.

La scène se passe n'importe où.

Décors : n'importe quoi : une lune, une guitare et un meuble quelconque.

Personnages : n'importe qui : lui et elle.

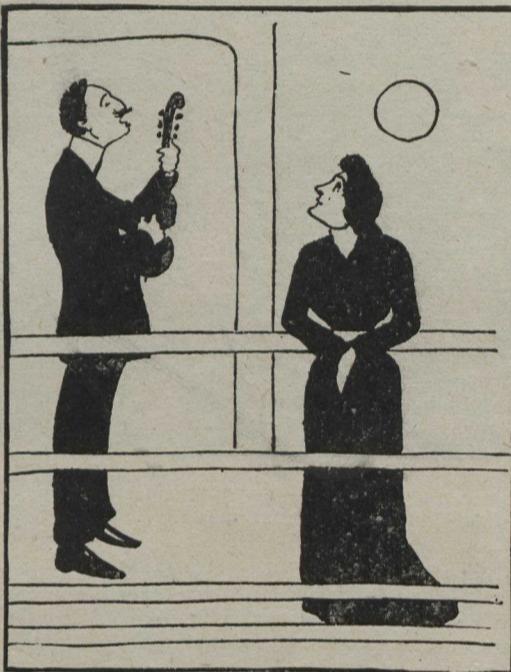
L'heure : n'importe quand — pourvu que la botte du beau-père ne soit pas trop proche.



Je vous aime !

II

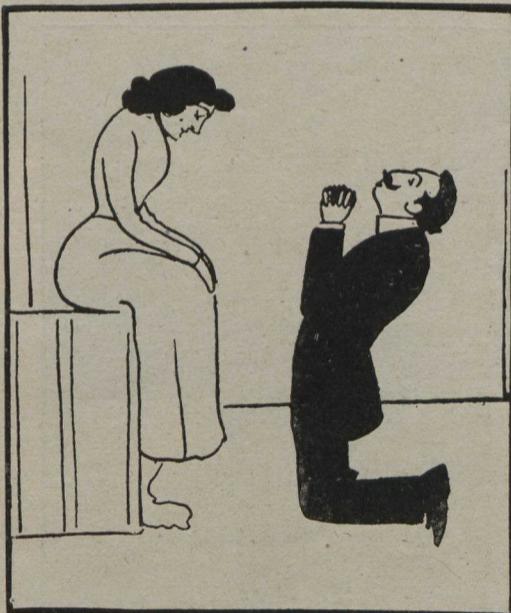
Les mêmes.



Oui, je vous aime ! !

III

Encore les mêmes.



Que j'vous aime don ! ! !

* * *

M. Lennox, le candidat conservateur à York, a un procédé tout nouveau de discussion et qui ne laisse pas que d'être assez typique.

Au cours d'une harangue enflammée, M. Lennox sortit une Bible de la poche de son habit, et, y plaçant solennellement la main droite, prit le ciel à témoin que ce qu'il venait de dire était la vérité, rien autre chose que la vérité.

Le geste était imposant !

L'émoi, dit-on, fut grand dans la foule.

Il y avait de quoi !

Il est à espérer que la pratique se propage.

On entendra bientôt dans nos restaurants : Mademoiselle, c'est du veau que j'ai demandé, et non pas du cochon de lait !

Et la waiter, pour toute réponse, sortira de son corsage une mignonne Bible, et, les yeux au ciel :

—C'est bien du veau !

* * *

Notre prude ponce s'est scandalisée du décolleté des affiches théâtrales de Madame Patrick Campbell. C'est son devoir.

Mais, il faut bien logiquement admettre, si le principe en jeu est bon, que cette guerre sainte ne devra pas s'en tenir là.

Il faudra surveiller de près certaines loges de nos théâtres "select", qui se garnissent de la fine fleur de notre société, les soirs de gala.

Quelques constables galants — nous en connaissons — pourraient peut-être se tenir près du contrôle et nouer délicatement sur les épaules rosées de ces dames une espèce de bavoir en soie qui serait tout à fait charmant.

C'est une simple suggestion que nous faisons.

Il faut bien protéger les moeurs !

* * *

Les "flots" d'encre qu'a fait couler le crime sensationnel de Saint-Eustache se sont subitement... "apaisés". C'est à peine si l'on en trouve un bien léger écho dans les colonnes de nos grands confrères. Il est vrai qu'on nous a servi à profusion pendant quelques jours, de quoi satisfaire tous les goûts et tous les appétits.

Ce que les pauvres reporters qui ont été dépêchés sur le théâtre du crime ont dû en avoir du tintouin !

Bien peu de personnes, qui ne sont pas du métier et qui lisent leur journal, les pieds sur les chenets, ne se doutent pas de la vie de surmenage que mènent ou plutôt qui mène ces pauvres reporters, en certaines circonstances.

C'est le manque de sommeil complet souvent pendant plusieurs jours, la course fiévreuse aux renseignements, la bataille pour le fil téléphonique — lorsqu'il n'y a pas de télégraphe — comme la chose s'est vue à Saint-Eustache.

Et quelle nourriture, grand Dieu ! pour réparer cette déperdition continuelle d'énergie ! Menu invariable : steak et oeufs

le matin ; oeufs et steak le midi ; puis, steak et oeufs le soir.

Puis, une fois la besogne consciencieusement terminée, le pauvre reporter revient au logis, le cerveau vidé, le système ébranlé par cette tension continuelle, écoeuré des petites de l'âme humaine qui ont déroulé devant ses yeux, abruti par les inepties qu'il lui a

fallu par esprit du devoir débiter à pleines colonnes, dégoûté de la vie.

Le lendemain, sans trêve, encore il lui faut présenter le cou au collier, le sourire aux lèvres.

Pauvre reporter !



LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 19 février 1903.

Pendant les trois journées qui ont été consacrées au splendide tournoi de la fin de janvier, à Monaco, le tir a été des plus brillants, bon nombre de tireurs ayant conservé leur chance jusqu'au 12^e tour, après lequel le prix s'est trouvé classé entre MM. le comte Zichy, gagnant du Grand Prix en



1894; Thompson (Américain); Mackintosh (Australien), et Pellier Johnson (Anglais), qui, seuls, n'avaient pas manqué. Un barrage palpitant a eu lieu entre ces quatre vaillants "shooters", qui sont allés jusqu'au 17^e tour sans manquer. Au 18^e tour, le comte Zichy et M. Thompson ont pris zéro. Au 19^e tour, M. Mackintosh manque, et M. Pellier Johnson, ayant tué son pigeon, est proclamé vainqueur aux applaudissements de toute l'assistance. Le héros du jour a reçu l'objet d'art, un superbe service à thé en vermeil de la maison Kistler et Carré, et la somme de 18,380 francs. M. Mackintosh a touché, comme second, 12,675 francs; les troisième et quatrième places, s'élevant à la somme de 13,640 francs, ont été partagées entre le comte Zichy et M. Thomson.

M. Pellier Johnson, capitaine de l'armée anglaise, est originaire de Wells, dans le Norfolk; il possède toutes les qualités qui font le bon tireur; il n'avait jamais tiré à Monaco, mais les succès qu'il avait remportés à Spa et à Namur le désignaient



comme un concurrent des plus sérieux pour les grands Concours internationaux.

Pour réduire le Mad Mullah, l'Angleterre a entrepris, dans le Somaliland, une expédition peu être peu considérable par le nombre des combattants européens à engager, mais particulièrement importante en raison des moyens matériels qu'il s'agit de concentrer à la côte.

Outre le climat du pays, où la malaria règne d'une façon endémique, le commandant de l'expédition, très au courant de la topographie de la région où il va opérer, ne dissimule aucune des dif-

ficultés de la route qu'il aura à parcourir pour atteindre les Derviches. Tous les transports de munitions, de vivres et d'eau vont se faire à dos de chameaux; c'est par milliers que ces animaux sont recrutés en Arabie et transportés d'Aden et de Berbera à Obbia, sur la partie de la côte d'Afrique placée sous le protectorat italien où les Anglais sont autorisés à agir.

Débarqués en janvier d'un transport venant des Indes, les cavaliers du 2^e sikhs ont formé l'escorte du colonel Coobe. A quarante milles d'Obbia, ils se sont heurtés à un parti de Derviches qui était venu faire des razzia sur les tribus alliées. Les auxiliaires recrutés par le colonel Sivayne sont de robustes gaillards, mais ils ne valent pas les troupes de l'armée des Indes, arrivées à la côte des Somalis. Ci-jointe l'une des plus récentes photographies reçues de ces régions reculées.

On annonce que les troupes du sultan du Maroc viennent de remporter sur les rebelles un important avantage.

Le camp de Bou-Hamara a été complètement détruit et ses partisans ont pris la fuite. Toute l'artillerie, les armes, les munitions, les chevaux et les troupeaux du prétendant sont tombés, avec de nombreux prisonniers et le prétendant lui-même, aux mains des vainqueurs.

Et maintenant, le sultan va pouvoir, fidèle, cette fois, aux vieilles coutumes marocaines qu'on lui reprochait d'abandonner, montrer aux populations des villes qui lui sont demeurées fidèles comment il traite ses ennemis. On aura recueilli sur le champ de bataille assez de têtes pour en garnir à la fois tous les remparts du Maroc; et, quant aux prisonniers, chargés de lourdes chaînes qui les réunissent les uns aux autres par le cou et suppriment pour eux tout espoir de fuite, ils vont subir le sort habituel en pareil cas: escortés de cavaliers armés qui ne les quittent pas de l'oeil, quelquefois même attachés à la queue des chevaux, ils seront promenés à travers les rues de la capitale et offerts en proie à la curiosité féroce de la foule.

LEON ZOR.



M. RODOLPHE GIRARD

L'homme du jour dans le domaine des lettres

Très grand, mince, nerveux, les cheveux opulents, l'oeil noir et vif, le nez long et légèrement arqué, la lèvre fine et mobile, voilà Rodolphe Girard.

La première fois que je le vis, c'était chez lui. Il me reçut dans son cabinet de travail, avec une exquise politesse. Sa femme, belle et intelligente, écrivait sous sa dictée. Lui, il était couché sur un divan; revêtu d'une robe de chambre et chaussé de pantoufles, il culotait une bonne pipe en fumant comme un Allemand.

Dans tout cet intérieur, un air de bonheur sans mélange.

—Vous me paraissez très heureux, lui dis-je.

—Oui, en effet, me répondit-il, très heureux, et je ne me sens nulle part plus content de moi que dans ce cabinet de travail et dans ce saugène, qui repose des rai-deurs sociales auxquelles il nous faut si souvent nous plier.

M. Girard, né aux Trois-Rivières, le 24 avril 1879, est fils de M. Louis Girard, officier de douanes, et de Mlle Emma Trottier, et petit-fils du capitaine Hubert Girard. Il commença ses études chez les Frères de la Doctrine Chrétienne. A 12 ans, il vint à Montréal avec sa famille et entra à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, où il compléta ses études commerciales, à l'âge de 14 ans, avec le diplôme de grande distinction. Ne se sentant aucun attrait pour le commerce, il résolut de faire un cours d'études classiques, et commença ses études de latin avec M. l'abbé Hector Filiatrault, Sulpicien distingué. Il continua au Collège de Montréal, où il obtint de brillants succès.

Au milieu de ses études de latin et de grec, le jeune homme fut toujours en proie à la rage d'écrire, et il n'avait pas 17 ans que déjà il avait envoyé plusieurs contes et chroniques au "Trifluvien", feuille modeste de sa vie natale.

Au milieu de la nature sauvage et du site incomparable où est construit le Séminaire de Philosophie des Sulpiciens, M. Girard se sentit plus que jamais pris par la passion d'écrire. C'est alors qu'il commença son roman de "Florence", roman qu'il termina et publia quelques mois plus tard, après être entré à la rédaction de "La Patrie", en '99. Cet ouvrage obtint un succès des plus flatteurs pour le jeune auteur de 20 ans.

Comme il n'avait pas un sou en poche, pour décider l'imprimeur à commencer l'impression de son livre, M. Girard avait dû emprunter de l'argent, et avait même fait endosser un billet au montant de \$40, qu'il remboursa — chose rare pour un billet endossé — rubis sur l'ongle.

Après avoir été attaché durant un an à la rédaction de "La Patrie", il passa à la rédaction de

"La Presse", où il est encore aujourd'hui, en attendant qu'il devienne peut-être conservateur de la bibliothèque publique.

Le jeune romancier continua d'écrire, et en 1902, il publiait "Mosaïque", contes et nouvelles, qui eurent un succès incontesté; "Le Conscrit Impérial", lever de rideau, qui sera joué prochainement; "A la Conquête d'un Baiser", comédie en trois actes, dont il n'est pas satisfait, et "Fleur de

qué, c'est un drame de grande envolée, un drame de cape et d'épée.

Dans cette pièce, l'auteur s'est attaché à développer une idée neuve, originale, et à conduire une intrigue captivante et remplie d'émotions.

M. Girard a adopté le grand genre romantique, c'est-à-dire le genre le plus en vogue de nos jours. L'action se déroule en 1692, dans le bourg de Verchères, sous le règne du Roi-Soleil, époque où la France et le Canada n'étaient qu'un même pays.

Madeleine de Verchères se meut au milieu d'une forte et touchante intrigue d'amour. Les dangers surgissent à chaque pas. C'est une lutte incessante avec l'Indien rusé et sanguinaire, ainsi qu'avec la haine et la jalousie qui se sont glissées jusqu'au sein même du château-fort de Verchères.

Une autre belle figure dans cette pièce est celle du chevalier de Briac, le Gascon sans peur et

sans reproche, venu au Canada, de ses montagnes des Pyrénées, pour défendre la fleur de lys. A peine débarqué sur le rivage de Verchères, il est frappé au coeur par les deux grands yeux de Madeleine. Cet amour le fait tomber victime d'un odieux complot tramé par son supérieur et son rival, son mortel ennemi.

Du premier au dernier acte, il se donne de magnifiques coups d'épée. Jacqueline, l'épée du chevalier de Briac, accomplit des prodiges de valeur.

La scène où Madeleine défend seule, avec quelques femmes, le château-fort de Verchères contre une bande d'Iroquois et sauve la vie du chevalier de Briac, est d'un magnifique effet théâtral.

La représentation de "Fleur de Lys" nécessite une nombreuse figuration, de splendides costumes et une scène ornée de somptueux décors.

Cette pièce a été dédiée à M. Charles Tardieu de Lanaudière, avocat, 6ème descendant en ligne directe de l'héroïne de Verchères.

L'auteur de "Fleur de Lys" a actuellement sur le métier une pièce de société, recommandable surtout par l'originalité du sujet et le développement philosophique de la thèse.

Le style de M. Girard est particulièrement remarquable par son extrême facilité; cette grande facilité de travail tourne parfois à l'excès, et, conséquemment, se change en défaut; la phrase n'est pas toujours suffisamment émondée; mais de la vie, du feu, de la passion, de l'âme enfin! traversé comme des éclairs

par des traits fulgurants d'esprit et d'humeur moqueuse teintée de spleen. Avec cela, une observation étonnante des hommes et des choses chez un jeune homme de 23 ans.

En 1901, M. Girard épousa Mlle Régine Lefavre, fille de feu M. Jean-Baptiste Lefavre, alliée aux familles Taché, de Boucherville, Pepin, Charlebois, Stubønger, Turgeon, et autres familles distinguées.

Au nombre des peintures que M. Georges Delfosse, le peintre bien connu, doit exposer au Salon, au mois de mars, sera le portrait de M. Girard, qui est un chef-d'oeuvre du genre.

L'ANNALISTE.



M. RODOLPHE GIRARD

"Lys", grand drame romantique en 5 actes, représenté au "Théâtre National", et qui remporta tout un triomphe à l'auteur — en dépit de la cabale qui s'était faite contre son succès par un groupe hostile.

Nous devons d'abord féliciter M. Girard de s'être écarté des sentiers battus de 1837, et d'avoir pénétré courageusement jusqu'au début de la colonie, pour y mettre en scène la plus pure et la plus vaillante des héroïnes de notre histoire, la Jeanne d'Arc du Canada.

"Fleur de Lys" est un drame canadien fort bien écrit et solidement charpenté.

Comme plus d'un connaisseur l'a déjà remar-

CONSTANTINOPLÉ

Une visite d'actualité chez le sultan de Turquie

Si l'on refait un jour le recensement des merveilles du monde, il ne faudra pas omettre l'entrée du port de Rio-Janeiro, l'entrée de Lisbonne par le Tage, enfin, l'entrée de Constantinople par la mer de Marmara. De celle-ci surtout j'ai gardé un vivant souvenir.

A gauche, Stamboul. En face, séparées de Stamboul par la Corne d'Or, Galata et Péra. A droite, séparée de Stamboul, de Galata et de Péra par la mer et le Bosphore, Scutari... Là, l'Europe, ici, l'Asie. Avec ses quatre villes en une réunies, Constantinople commence et termine deux mondes.

De Stamboul, on voyait le château des Sept-Tours, épouvantail farouche, et la longue ligne noire des murailles antiques, et les six bosses enchevêtrées. De Galata et de Péra, sur le fond, capricieusement boursouflées, en un désordre aussi confus, les collines riantes. Et, posé en éventail sur les replis du mont Bourgourlou, Scutari, l'asiatique émergeait sur la droite avec son vaste cimetière, dont les arbres dentellent l'horizon, étalé comme un parc royal.

Et de toutes ces hauteurs crénelées de la grande ville orientale, encadrant les dômes épars des mosquées, blancs et droits comme des cierges, s'élançaient à l'infini les pimpants minarets qui piquent les cieux de leurs flèches élancées où scintille le croissant d'or.

Les maisons surgissaient maintenant, claires et colorées, dans l'éblouissement du réveil, éparpillées au hasard dans le désordre des collines qui forment de loin un gigantesque amphithéâtre. Et, bordant une double ligne de palais élégants, d'une blancheur de lait, et de konaks enfouis à demi dans la verdure, le Bosphore étendait en ruban ses flots d'un vert émeraude qui marient deux mers et baignent deux mondes à la fois.

Il est un dernier tableau, d'une beauté étrange et saisissante, qu'on observe avant de débarquer : le port et son mouvement. Steamers aux larges carènes bedonnantes, cuirassés au repos gardant la ville immense, yachts de plaisance, légers caïques sillonnant la rade en tous sens parmi les felouques coquettes et les gros paquebots : c'est un véritable fouillis. Et partout des crachements de fumée, des mugissements de sirènes, des hissements de voiles et des appels de bateliers.

La pointe du Sérail contournée, au milieu de la cohue mouvante des barques et des "steamboats", sans attendre même que nous ayons stoppé, des caïques se précipitèrent et s'accrochèrent de tous côtés aux cordages, tandis qu'une foule disparate de solides gaillards, se hissant à force de bras par les hublots, envahissaient le pont en baragouinant toutes sortes de langues.

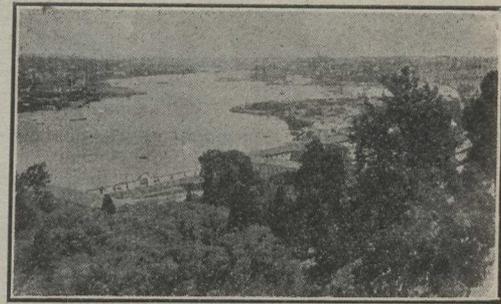
* * *

Il me plaisait de courir seul, à l'aventure, à travers la ville, et deux choses me frappèrent d'abord : le mauvais état des rues et la rareté des véhicules. Ah ! ces rues, ce pavé ! "Figurez-vous, raconte Albert Millaud, les ornières les plus boueuses, les pierres les plus aiguës, les galets les moins ronds. On se sent brisé dans les jointures, piqué depuis l'orteil jusqu'au talon. Et, pour comble d'agrément, vous ne pouvez pas faire un pas sans éveiller un chien qui dort au milieu de la rue et qui se redresse en grondant." Rien d'exagéré dans ce tableau. Tant que dure l'hiver, qui est généralement très mauvais, on ne marche pas, on

patauge. Pour comble, les voitures sont presque introuvables. Pas de charrettes ni de camions, dans ce port que sa situation unique rend si commerçant. Les "hammals" les remplacent. Le hammal est à la fois débardeur et portefaix. Il est robuste et bien campé. Les chameaux ne pullulent pas à Constantinople comme à Smyrne ; on n'y rencontre que de rares caravanes. Les hammals remplacent ici les chameaux, comme à Smyrne les chameaux remplacent les haquets.

Deux forts bâtons sur leurs épaules, deux bâtons croisés au centre desquels pendent futailles et ballots, les hammals s'élancent au pas de course, bousculant tout sur leur passage.

Si les rues sont tortueuses et délabrées, les bou-



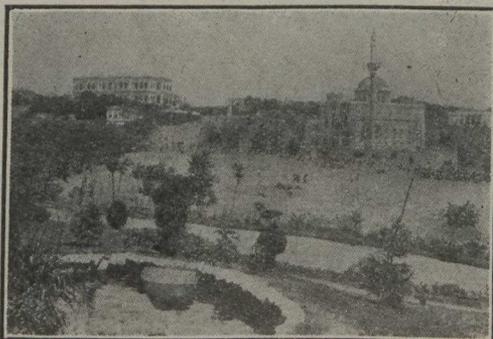
La Corne d'Or, vue générale



Le port de Galata



Le grand bazar



Le palais de Yildiz

La Mosquée Hamidié

tiques, la plupart bâties en bois, sont à l'avenant. Dans le désarroi des collines, elles dégringolaient pêle-mêle le long des rues en zig-zag. Il n'y a de véritables magasins qu'à Péra et à Galata, dans les deux quartiers "francs" ("franc" est ici employé pour européen et non pas pour français), où des enseignes dans toutes les langues attestent l'extrême variété des colonies.

Quel est le chiffre global de la population ? Nul ne saurait le dire exactement. Une foule de rues n'ont pas de nom, et je ne vois guère que celle de Péra qui porte des numéros. Un recensement serait difficile. Force est de calculer approximativement et de se dire : il y a environ 100,000 maisons à Constantinople pour une enceinte de 10 à 12 milles. A 10 habitants par logis, cela fait un million. Sur ce million, il faut bien compter 300,000 étrangers, la plupart Grecs ou Arméniens.

De par ce mélange de races, la diversité est grande des types et des costumes. Des costumes

locaux, d'ailleurs, on a pu dire qu'aucun ne ressemblait à l'autre ; leur bariolage est infini comme la palette d'un peintre. Deux coiffures dominent : le fez rouge et le turban, rouge aussi ou vert, si celui qui le porte a fait le pèlerinage de la Mecque, pèlerinage que tout musulman est tenu de faire une fois au moins dans sa vie. Le fez accompagne généralement la redingote noire introduite en Turquie par le sultan Mahmoud et de rigueur pour l'innombrable légion des fonctionnaires. Le turban exige la veste courte, non boutonnée, ornée chez quelques-uns de passementeries ; les manches larges et évasées ; la culotte bouffante serrée au mollet, enfin, le cafetan et les babouches traditionnelles. Veste, culotte, cafetan, babouches, le tout est de couleur éclatante, rouge, vert, jaune, bleu, — et le tout sale également.

Pour les femmes, la mode "franque" s'intronise peu à peu. Peu à peu, elles l'ont appropriée à la tradition. Leurs robes ont une tournure "parisienne", et, tout en absorbant force boulettes de riz pour s'engraisser, — car l'obésité chez la femme est aux yeux du Turc un signe de beauté, — elles ne dédaignent pas de se sangler dans des corsets. Par exemple, elles restent fidèles au "férdjé", qui est une sorte de manteau sans manches, ample comme un domino, et surtout au "yachmack", le double voile blanc qui cache le visage et qu'impose la superstition religieuse.

Grecques et Arméniennes portent des chapeaux. Les Turques, elles, ne se sont pas affranchies du "hoto", petite toque ronde parsemée de broderies, de fleurs, de pierreries même quelquefois.

Chez les femmes du peuple, le "hoto" est remplacé par un long foulard qui les encapuchonne et tombe comme un voile sur les épaules. Les plus misérables, qui n'ont ni "hoto", ni foulard, ni "yachmack", relèvent leurs jupes et s'en couvrent la tête : car la femme turque commettrait un sacrilège qui montrerait son visage à un autre homme qu'à son mari.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, tout ce peuple va et vient, indifférent à tout, dans les rues sales et défoncées. Les gens ne marchent pas, ils grouillent. Ils ne se dirigent pas vers un but, ils passent. Et on les voit aller, le front rêveur, les yeux plongés dans le vide où s'alanguit leur pensée paresseuse. Un Turc qui restera douze heures sans s'asseoir, restera de même assis douze heures, sans bouger, en fumant son chibouk (narguilé). Dans ces méchantes boutiques enfumées que sont les cafés turcs, il fait des séances qui durent des heures, accroupi sur une table, les jambes repliées comme un tailleur sur un établi, ne donnant signe de vie que pour aspirer le narcotique du chibouk.

Cette prostration qui frise l'état comateux, cet engourdissement physique et cérébral, cela s'appelle le "kief" ; c'est cette demi-existence qui précède le sommeil, c'est "la vie sous le boisseau". C'est lui qui incite le Turc à ne pas faire aujourd'hui ce qui peut être fait le lendemain. C'est lui qui a produit cette décadence qui fait croire à l'étranger qu'il a changé de siècle en changeant de climat. C'est l'intime et l'implacable ennemi de la race.

"Rêver, fumer, bâiller", telle semble être la devise des Turcs. Parmi les Levantins, d'une exubérance relative, on les reconnaît à la lenteur de leur marche et à leur gravité. Ce sont des silencieux ; ils ne parlent que contraints et se livrent souvent à des mimiques qui leur évitent la fatigue d'ouvrir les lèvres ; ils ne chantent jamais. Les femmes elles-mêmes croiraient se déshonorer en chantant. Jamais un mot pour saluer. Pas de "bonjour", pas de "bonsoir". Le geste seul : la main portée à la poitrine, à la bouche et au front, ce qui veut dire que le cœur, la parole et la pensée sont offerts à la fois. L'allégresse de la nature ne déteint pas sur eux.



Sainte Sophie, vue extérieure

C'est au pont qui relie Galata et Stamboul, les quartiers francs et les quartiers "indigènes" que l'on a surtout une impression vive de la grande cité cosmopolite. Précisément parce qu'il unit deux centres populeux, ce pont constitue la voie la plus fréquentée. C'est le Strand de Londres, la Puerta del Sol de Madrid. Tout en bois et soutenu par des bateaux qui servent d'embarcadère pour les vapeurs de Scutari, des Eaux-Douces d'Asie, d'Eyoub et de toute la Corne d'Or, il tremble d'un bout à l'autre, comme pris de la danse de Saint-Guy, lorsqu'une voiture le traverse. Pour quelques paras, prix du péage, un spectacle unique vous est offert ici. De types de toutes les nationalités et de toutes les races, de spécimens de tous les costumes locaux et exotiques, le défilé est perpétuel. Et le pont, de par le mélange des couleurs, se bariole à la façon d'un kaléidoscope.

Marchands de nougats, de confitures, d'oranges et de glaces; colporteurs et coolies; guides à l'affût du "ghiaour"; enfants en haillons accrochés à l'habit du passant; loueurs de chevaux et d'ânes; juives au teint pâle ou bistré; arméniennes aux formes anguleuses et fatiguées; zingaris à l'oeil noir; chargeurs dont l'industrie se pratique en plein vent sur de petits tréteaux; décoreurs aux appels suppliants: — tout ce monde bizarre va, vient, tourbillonne et donne une vie intense de foire au pont de Galata.

A cette cohue mouvante, ajoutez la foule des oisifs, les uns amenés par le tohu-bohu de la fourmière humaine, les autres se chauffant le dos au soleil, à la façon des lézards. On trouve même, sur ce pont, des écrivains publics. Mais que de temps pour écrire une lettre! Le "calame" glisse lentement sur le papier, et à rebours, de droite à gauche, se succèdent les lignes qui nous font l'effet de signes cabalistiques...

Le Bazar me fut une déception. J'avais visité, peu de jours auparavant, le bazar de Smyrne, qui est une merveille, malgré son état lamentable; j'étais sorti de là ébloui par tant de richesses — tapis, étoffes, bijoux, etc., — et je tombais sur une mauvaise contrefaçon! On m'expliqua. Il y a quelques vingt-cinq ans encore, les bâtisses de pierre étaient très rares à Constantinople; on ne les construisait guère qu'en planches, et c'était chaque jour un incendie nouveau. Des quartiers flambèrent, le vent de la mer aidant, et ce fut, une nuit, le tour du Grand Bazar. Ce qu'il en reste n'est que le spectre de ce qu'il a été.

Dans aucune ville on ne rencontre autant de chiens qu'à Constantinople. La raison en est simple: la religion du Coran interdit l'entrée de ces pauvres bêtes dans les demeures; forcées d'errer, elles en ont pris — philosophiquement et utilement leur parti.

J'ai dit "utilement". C'est qu'à Constantinople il n'y a ni cantonniers, ni balayeurs et, déjà affreusement sales, si les rues ne sont pas toutes des cloaques, on le doit aux chiens, qui se sont bravement chargés du service de la voirie. Tout leur est bon. J'en ai vu, devant un étal, qui buvaient une boue liquide où coulait un filet de sang!

La république des chiens de Constantinople est de telle sorte constituée que chacun a son quartier propre, sa propre rue. A vrai dire, c'est par là une foule de petites républiques ne vivant pas toujours en paix. Malheur à l'animal qui veut passer d'une communauté à une autre! L'alerte donnée, tous les assiégés sont debout pour repousser l'intrus, et la bataille qui s'engage est si terrible que beaucoup en sortent abîmés, sanguinolents, blessés à mort. Mais s'il s'agit d'un molosse

se aux crocs solides, si l'assaillant sort vainqueur de la lutte, la dictature en est le prix: le quartier conquis lui appartient.

Je demandai un jour au docteur Mavrogeny-pacha, le médecin du Sultan, si les cas de rage étaient nombreux. "Il n'y en a jamais", me répondit-il. Et comme je m'étonnai, il ajouta: "C'est qu'ici les chiens vivent en pleine liberté..."

C'est seulement au Sélamlik que les étrangers peuvent voir le Sultan. Je ne dis pas le peuple qui, lui, ne le voit jamais, et pas même en photographie, puisque la reproduction des traits du padischah est interdite.

Le Sélamlik est la courte sortie qu'il fait chaque dimanche (pour nous le vendredi) de son palais d'Yildiz-Kiosk à la mosquée de Hamidié, à cent pas de là. Un pavillon réservé au corps diplomatique et à ses invités se dresse en face et permet aux privilégiés de voir défilé le cortège impérial.



Les obélisques de Constantin et de Théodore

mille poitrines, éclate, formidable et prolongé comme un coup de tonnerre, le suprême vivat: "Padischahim tchok yacha".

Le souverain passe. Il entre dans la mosquée. Des nattes de jonc, vite, sont étendues dans la cour, et, sur elles, pêle-mêle, viennent se jeter avec de grands gestes, le troupeau des pèlerins, des "afans" venus à pied des plus lointaines provinces pour assister au Sélamlik. Tant que dure la cérémonie, ces malheureux s'agenouillent, baissent la terre, se relèvent brusquement, les bras en l'air, et s'agenouillent pour se relever encore, avec un ensemble parfait, comme mus par un même ressort... Un tel fanatisme impressionne.

Cependant, les prières sont finies dans la mosquée. Le sultan remonte dans sa voiture, qui repart comme une flèche vers le palais. Aussitôt tous les gens de la cour, ministres, pachas, généraux, muftis, beys, eunuques, se précipitent à sa suite, en troupeau, au grand trot de leurs trop courtes jambes, dans un tohu-bohu grotesque... Pour les étrangers présents, le Sélamlik finit par un éclat de rire.

La religion tient une place énorme dans la vie des Turcs. Avant que citoyens, ils sont musulmans, et cette cohésion morale dans une même foi a préservé des schismes la doctrine de Mahomet. Les lois du Coran ne sont pas seulement théologiques, dans le sens spirituel de ce mot, elles sont surtout sociales; elles s'occupent des moeurs et, par là, règlent les détails de la vie journalière. Lui-même, le gouvernement, est religieux, puisque le sultan est pontife suprême, et ses moindres édits deviennent des dogmes sacrés.

Cette fidélité des fidèles, si je puis dire, a eu pour résultat de multiplier les mosquées, les maisons du Dieu de Mahomet, dans l'antique Byzance. Pour le charme du pittoresque, on n'en compte pas moins de trois cent quarante-six! Entre toutes, à cause des souvenirs qu'elle évoque, et aussi de la splendeur de son vaisseau, Sainte-Sophie est la reine des mosquées. Son histoire est celle de la capitale d'Orient depuis dix-sept siècles, puisque, en réalité, quoique brûlée par la suite et reconstruite, elle date de Constantin le Grand, qui le dédia à la sagesse divine, l'"agia sophia" des Grecs.

Telle que nous la voyons aujourd'hui, l'admirable basilique repose sur des colonnes mémorables; les unes arrachées au temple de Diane, à Ephèse, vestiges de l'incendie qu'alluma Erostrate; les autres au temple de Jupiter, de Cyzique, à celui du Soleil, à Palmyre, à ceux de Rome, d'Athènes, des Cyclades, de Thèbes. De sorte qu'édifiée sur des débris de sécs et de fanums voués au culte païen, mosquée aujourd'hui après des transformations, l'ancienne métropolitaine de l'empire chrétien est composée d'un amalgame de trois styles religieux.

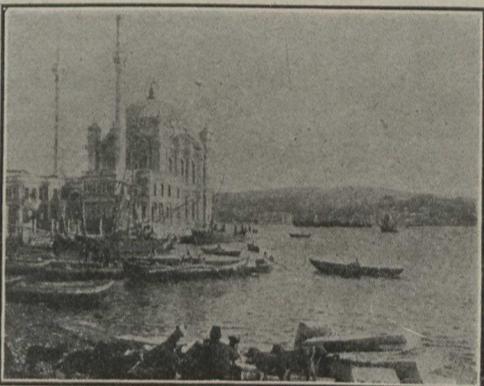
Toutes les mosquées sont tournées du côté de La Mecque; et c'est toujours aussi du côté de la Ville-Sainte que se tournent les musulmans pour prier. Pour rectifier la direction de Sainte-Sophie, on a dû placer en biais, le long des murailles, les immenses nattes de jonc qui recouvrent le sol. Le mirab, creusé dans un pilier de l'abside, une dalle rouge au pied de ce palier, enfin un tapis sur lequel Mahomet faisait ses dévotions, indiquent encore le côté de La Mecque.

Les primitives images de couleur, les figures d'anges, les symboles naïfs des premiers chrétiens ont été badigeonnés et rebadigeonnés, et tout a été fait pour donner à l'intérieur de Sainte-Sophie l'aspect d'un "sépulcre magnifique et sinistre." Au dehors, en adossant les bâtiments aux bâtiments, en étouffant l'ampleur élégante des coupes, on a réussi à donner l'aspect d'une informe, d'une barbare forteresse au monument qui fit dire à Justinien "qu'il avait vaincu Salomon."

VOYAGEUR.



Sainte-Sophie vue, intérieure



La mosquée de Suleiman



La mosquée d'Ortakeui.—Le Bosphore

Dès le matin, dix mille soldats et cavaliers enferment d'un triple cercle le palais et la mosquée, et, parmi les escadrons alignés, il m'a été donné de voir ces farouches "bachi-bouzouchs", fanatiques comme des enfants d'Omar, appelés à Constantinople au moment du massacre des Arméniens. Avec leurs manteaux cendrés et leurs lances luisantes, pressés les uns contre les autres sur la colline, on eût dit de loin une muraille grise hérissée de pointes d'acier.

A midi commence le défilé des vizirs, pachas, chambellans et autres dignitaires, au son des fanfares. Tout à coup, un silence... Le Commandeur des croyants sort du palais. Penché sur le chériffé de l'un des minarets, le muezzin psalmodie alors, d'une voix plaintive et rauque, l'éternelle litanie: "Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète." Puis débouche le carrosse impérial. Un frisson passe, comme une vague, sur cette foule soldatesque, et, soudain, sorti de ces dix



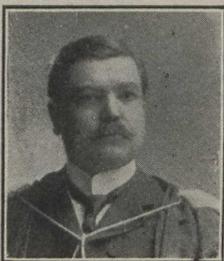
Une rue de Stamboul

LES ILES DE LA MADELEINE

Poisson et grandes pêches.—Un vaste domaine.—Historique.—Quelques chiffres.—Bel avenir

Notes très intéressantes extraites spécialement pour "l'Album Universel" d'un mémoire préparé par M. Rodolphe Lemieux, C.R., député de Gaspé

Le saint temps du carême revient chaque année, vers cette époque-ci, jeter dans le domaine de l'actualité l'intéressante question du poisson, en tant que comestible, et, par ricochet, des grandes pêches industrielles qui se font dans la province de Québec. Car, pour ne pas figurer en tête de la liste statistique des rendements ichtyiques, notre province n'en compte pas moins bon nombre de pêcheurs, j'en appelle à tous ceux qui, au temps de la vacance ou dans le cours des affaires, ont eu l'occasion de pousser une pointe dans les comtés d'en bas, à Gaspé, Bonaventure, sur la côte nord. Mais, il faut bien l'avouer, c'est les provinces orientales du Canada, l'île du Prince-Edouard, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, qui alimentent principalement le marché du poisson, celui même de la province de Québec.



M. Rodolphe Lemieux C.R.

La question se pose donc : comment se fait-il que nous ayons chez nous des endroits admirablement propices et avantageux pour les grandes pêches, et que l'exploitation sur une grande échelle ne s'en fait pas ? La réponse est toute simple. C'est que, par le fait de notre jeunesse comme peuple, de notre juvénile organisation publique, nos moyens de communication dans les parties éloignées de la province de Québec, laissent encore beaucoup à désirer. Et, que sert la production sans débouchés ? Mais, il faut laisser aux esprits sérieux le soin de discuter cette question.

Parmi ces endroits si admirablement dotés de la Providence sous le rapport des grandes pêches, il n'y a pas d'endroit plus pittoresque, plus fertile et mieux situé que les Iles de la Madeleine. Sentinelle avancée de la province de Québec, ce petit groupe d'îles et d'îlots, perdu pour ainsi dire dans l'immensité de l'Océan, est peuplé d'une fière race, fils aventureux de la vieille Armor et de ces vieux loups de mer qui, chantant au milieu des tempêtes, abordèrent l'Amérique avant le Génois même, cinq siècles plus tôt.

Avez-vous déjà songé que cette morue, ce hareng, ce maquereau de la Madeleine, qui font les délices de notre table, peuvent vous raconter toute une intéressante histoire, la vie même du pêcheur, vie remplie de dangers et d'épreuves ?

Ils vont, les rudes Madeleiniens, sous le vent qui cingle et le froid qui mord, dans la brume qui aveugle et la pluie qui glace, contre les rafales de poudrin, neige impalpable qui aveugle aussi et perce la chair de milliers d'aiguilles ; ils vont toujours, car, dans leur métier, pour faire toute sa tâche, il faut être héroïque — et ils le sont.

Voyez plutôt.

Sous la clarté vague du pâle soleil, encore plus bas que l'horizon, avant même, dirait-on, que la nature se soit éveillée, les pêcheurs quittent la goélette à l'ancre. Comme sortis des flancs de la mère Gigogne, les petites embarcations plates, si légères, s'éparpillent autour du bateau. Chaque doris est monté par deux hommes, "l'avant" et "le patron", ce dernier étant supposé mieux connaître la pêche, et aussi savoir faire sa route au compas, ce qui est rarement vrai.

C'est à des milles, souvent, qu'il faut aller relever les lignes, mouillées à chaque extrémité sur deux fines ancres et reconnaissables à leurs flotteurs, simples barillets traversés d'une perche, au bout de laquelle flotte un chiffon de forme et de couleur particulières à la goélette et au doris. Pour couvrir la distance, les deux hommes quelquefois devront ramer, "nager" des heures entières.

Voici les bonées ! il s'agit de relever. Dure besogne ! Longue de 2,000 pieds, tendue horizonta-

lement, avec de petites lignes verticales adjacentes, les "empêques", au bout desquelles s'est prise la morue, cette ligne est d'un poids formidable. Il s'y trouve des centaines de poissons plus ou moins gros. A tirer la-dessus, malgré les gants de mouton, chaque jour raccommodés, les mains se courent. Et les hameçons, les gros crochets à pointe vive, comme ils déchirent cruellement les pauvres mains gourdes ! Après cela, si le sale encorneau doit servir d'appât, il vous crachera dessus sa bave corrosive qui creusera, nécessitant peut-être l'amputation d'un ou de plusieurs doigts. Enfin !...

Enfin, les deux hommes, sans cesse ballottés au fond de leur cercueil flottant, ont achevé la "relève". Ce n'est pas encore cette fois que, dans un coup de roulis, jetés à l'eau, empêtrés dans la ligne, alourdis par les bottes, sans vêtement de sauvetage, ils finiront dans les eaux grouillantes du vaste goffe. Encore un jour de vie !

Bon ! à peine s'en étaient-ils aperçus : la brume est venue soudainement, comme un rideau qui tombe. Et c'est un rideau, en effet, un rideau épais, épais de plusieurs milles, tissé d'ouate légère ou de laine cardée, d'ouate qui sent âcre ou de laine floconneuse, d'un blanc sale, ouate ou laine à travers lesquelles, leur ronde et falote, vague pain à cacheter suspendu dans l'espace également vague, le soleil paraît un instant et s'éclipse. Encore a-t-il eu l'esprit de paraître un peu, ce bon soleil, et notre patron, qui a tout laissé derrière lui, même la boussole, parvient à se diriger. La mer est calme, ainsi qu'il en est presque toujours par temps de brume, et l'on sera vite rallié. Il n'en est pas toujours ainsi : par vent contraire et forte houle, dans les marées de hâle, ce retour exige parfois deux, trois, quatre heures de plus sur l'aviron !

Et dans les brumes épaisses, pareilles à de grises buées de lessive, quand l'astre n'a pu dissiper un instant ces "claires ténèbres", plus dangereuses que les nuits les plus noires, ils sont nombreux les doris perdus, que la proue d'un vapeur rapide bousculera dans l'éternité ou qui rejetteront un jour sur la côte de pauvres corps desséchés, à moins qu'un bateau sauveur, passant là par hasard, n'ait pu tirer du cercueil flottant les pêcheurs affamés.

* * *

Ah ! s'écriait M. Rodolphe Lemieux, dans un transport bien naturel à son âme d'artiste, au retour d'une visite faite à ses électeurs des Iles de la Madeleine, dont il nous faisait l'honneur de nous entretenir, avec l'enthousiasme qu'on lui connaît — enthousiasme que nous venons d'essayer de traduire — eh ! s'écriait-il, il faut connaître cette brave population pour l'apprécier à sa juste valeur !

Car M. Lemieux, moitié par la responsabilité bien comprise de son mandat, moitié par logique et aussi par tempérament, a une confiance extrême dans le développement prochain des Iles de la Madeleine.

Nous en avons pour preuve le long mémoire qu'il a préparé sur les Iles de la Madeleine, à la demande expresse d'étrangers influents, et dont il offre la primeur aux lecteurs de l'"Album Universel". Nous ne pouvons résister au désir d'en publier de longs extraits :

Parlant du sol des Iles, M. Lemieux déclare qu'il est encore plus riche que celui de l'île du Prince-Edouard, pourtant considéré le jardin de l'Amérique du Nord.

"Quant aux pêcheries, je puis dire que la mer qui environne les Iles de tous côtés peut fournir à une variété d'industries et alimenter un commerce avec tous les pays du monde, où le produit de nos mers peut être exporté. La position des Iles de la Madeleine au centre de vastes pêcheries donne à ses habitants d'incontestables facilités pour les exporter. Le loup-marin, le hareng, le maquereau, le homard, la morue et une foule d'autres poissons, se succèdent à la saison propre à chacun, et quand l'un fait défaut, le pêcheur peut presque toujours compter qu'un autre comblera le déficit par une plus grande abondance.

"Le produit de la mer est pour les habitants de

ces Iles une source inépuisable de richesse, qui ajoute tous les ans à leur prospérité industrielle et commerciale.

"Les pêches des Iles de la Madeleine, d'après leur ordre de succession du printemps à l'automne sont : la pêche ou plutôt la chasse des loups-marins sur les glaces, la pêche du hareng, la pêche du maquereau de printemps, celle de la morue, qui dure jusqu'à l'automne, la pêche du maquereau d'été et celle du homard.

"CHASSE DU LOUP-MARIN.

"Les femelles des loups-marins, qui ont pénétré dans le golfe St Laurent en troupes immenses dans le mois de décembre, montent sur les glaces flottantes vers la mi ou la fin de mars, pour y mettre bas leurs petits, qu'elles soignent avec beaucoup de tendresse, et qu'elles allaitent pendant les trois ou quatre semaines, et peut-être plus, qu'ils restent sur les glaces sans aller à l'eau.

"C'est pendant ce temps que nos chasseurs doivent tâcher de s'en emparer, en les tuant soit avec des bâtons, soit au fusil ; car, plus tard, lorsqu'ils sont devenus assez forts, ils prennent l'eau et les chasseurs ne les revoient plus. Mais les glaces flottantes servent aussi de lieu d'habitation aux loups-marins adultes, surtout les femelles, pendant qu'elles donnent des soins à leurs petits, et nos pêcheurs leur font une chasse acharnée quand ils le peuvent, c'est-à-dire quand ils peuvent s'en approcher sans en être aperçus, ou bien lorsque ces amphibiens se trouvent sur des glaces tellement serrées les unes contre les autres, qu'il leur est impossible de trouver un espace libre par où ils pourraient se jeter à l'eau et échapper ainsi à leur poursuite. Nos pêcheurs en font alors un grand carnage, et on a vu quelquefois des équipages de sept hommes tuer des centaines de ces animaux dans quelques heures. Quelquefois de forts vents qui soufflent du même côté pendant quelque temps poussent des champs de glace couverts de loups-marins vers les côtes des Iles et les tiennent échoués près des rivages jusqu'à un changement de vent ; c'est alors que les insulaires font de belles prises.

"PECHE DU HARENG.

"Cette pêche se fait aux Iles et plus spécialement dans la grande baie Plaisance, depuis la fin d'avril jusqu'au commencement de juin.

"Les bancs de hareng approchent presque toujours en quantité immense des côtes et des rivages des Iles ; mais il ne s'ensuit pas qu'il s'y fasse toujours une pêche fructueuse de ce poisson, car beaucoup de circonstances influent pour en déterminer le succès ; mais ce sont principalement les gros vents qui soulèvent une forte houle près des rivages, contre lesquels nos pêcheurs ont le plus à lutter. En effet, sans beau temps et une mer unie, il est impossible de jeter la seine avec avantage. De plus, les harengs ne s'approchent guère des côtes en grand nombre que lorsque la mer est belle, et on a remarqué qu'ils choisissent de préférence la nuit pour l'accomplissement de l'acte générateur.

"LA PECHE DU MAQUEREAU.

"La pêche du maquereau de printemps commence en général aux Iles de la Madeleine vers les premiers jours de juin. Elle se fait avec des filets placés dans la Baie de Plaisance et aux environs.

"Elle ne dure malheureusement tout au plus qu'une dizaine ou une quinzaine de jours. C'est pendant le temps du frai seulement que nos pêcheurs peuvent s'y livrer avec des filets, alors que les maquereaux sont réunis en bancs dans la baie et qu'ils profitent de la nuit pour s'approcher des côtes et y déposer leurs oeufs. Cette pêche rapporte quelquefois de bons profits, mais bien souvent aussi elle manque, surtout à cause des mauvais temps. On peut donc dire qu'en général elle est incertaine dans ses résultats.

"LA PECHE AU MAQUEREAU D'ETE.

"Les bancs de maquereau, après avoir accompli l'acte reproducteur près des côtes des Iles de la Madeleine, et principalement dans la Baie de Plaisance, gagnent les eaux profondes pour y chercher la nourriture dont ils ont besoin alors pour se remettre de l'état d'épuisement et de maigreur, résultat inévitable d'une si grande perte de substance qu'ils viennent de faire sous forme d'oeufs chez les femelles et de laitance chez les mâles. Au milieu ou plutôt à la fin de juillet, ils ont déjà repris de chair et de graisse ; mais c'est plus tard (Suite à la page 1072).

RÉCRÉATION EN FAMILLE

NOUVEAU CONCOURS

QUEL EST CE MORCEAU DE MUSIQUE ?

Les lecteurs et lectrices de l'«Album Universel» pardonneront bien, cette semaine, à Tirésias de s'adresser tout particulièrement aux musiciens.

D'ailleurs, tout le monde n'est-il pas quelque peu musicien de nos jours. La musique marche avec le progrès de la civilisation, puisqu'elle adoucit les moeurs.

En avant donc, la musique !

Dans le concours que Tirésias vous présente, il s'agit d'assembler ces différentes parties d'un morceau de musique pour former un air connu.

Les personnes qui désiraient conserver intact le numéro de l'«Album Universel» pourront nous indiquer la solution exacte en mentionnant le nom de l'air et d'où il est tiré.

Trois prix seront donnés aux trois premières solutions exactes qui parviendront à nos bureaux par le ministère des postes :

Premier prix : une magnifique chaise longue, prix, \$6.25 ; deuxième prix : 1 an d'abonnement à l'«Album Universel» ; troisième prix, 6 mois d'abonnement.



Prrière d'adresser toute réponse à Tirésias, «Album Universel», Montréal.

TIRESIAS.

MAGNIFIQUE JEU

LE JEU DU SOUS-MARIN

Nos lecteurs et lectrices trouveront à la page 1071, un magnifique jeu intitulé : LE JEU DU SOUS-MARIN.

En voici les règles :

On peut être plusieurs joueurs. Chacun mettra un sou, ou plus, à la caisse.

Le jeu consiste à aller torpiller le cuirassé qui se trouve en haut à gauche avec le sous-marin que vous voyez au bas du dessin, au milieu. Ce sous-marin, qui se détache en blanc sur le noir, sera très soigneusement découpé. Ne le faites pas plus étroit. Collez-le sur de la carte et laissez-le toujours bien plat. Le premier joueur placera le sous-marin, ainsi découpé, à gauche, au port. De là, il devra partir, c'est-à-dire qu'il piquera légèrement le bateau par-dessus avec une épingle et le fera glisser sur le dessin en cherchant un chemin à travers les îles, les rochers, les écueils et les bancs de sable. Il ne pourra passer que dans les chenaux où il aura de la place. S'il touche même d'un quart de ligne un de ces obstacles, île, rocher, écueils ou banc de sable, il a perdu, il mettra un sou à la caisse, et ce sera au second joueur à essayer. Celui-ci partira aussi du port et avancera en prenant les mêmes précautions. Il y a un chemin, il s'agit de le découvrir ; là, n'est pas la grande difficulté. Le plus dur est de faire les virages, sans que l'avant ou l'arrière du sous-marin, pas plus que les côtés du reste, touche aux obstacles.

Dès qu'un joueur est parvenu à amener le sous-marin sur le cuirassé, il a gagné et il empoche toute la caisse.

On peut conduire le sous-marin comme on veut : en le tenant piqué avec une épingle, ou avec un ou deux doigts, ou autrement encore ; mais, dans

tous les cas, il faut s'arranger de telle façon que le ou les adversaires voient bien toutes les manoeuvres et puissent arrêter le coup si on a touché un obstacle.

TIRESIAS.

BOITE AUX LETTRES

A. J. T., Valleyfield.—Vous avez raison. Verrons à remédier à cet inconvénient.

Mme F. A.— Vous avez bien fait de ne pas découper le dessin. C'était parfaitement inutile.

Melle C. d'An.— Reçu votre solution trop tard. Vous expédie le numéro en question.

AVIS AUX CONCURRENTS

—Il n'est pas nécessaire de découper le dessin du concours quand cela n'est pas demandé par Tirésias.

—Si votre nom sort parmi les vainqueurs des prix, prévenez Tirésias pour qu'il vous fasse parvenir le prix en question. Pour le premier prix, vous devez établir votre identité.

TIRESIAS.

Résultat du concours du compositeur de musique

Six cent soixante-huit (668) réponses nous sont parvenues pour le concours du «compositeur de musique». C'est un succès sans précédent dans les annales du journalisme hebdomadaire.

Bon nombre des lettres reçues contenaient la so-

lution exacte, soit BEN TAYOUX, qui est le nom du célèbre compositeur de musique français que Montréal a le plaisir d'applaudir depuis quelques semaines.

Comme toujours, tout le monde n'a pu gagner des prix. Il n'y en avait que trois. Bien à regret, nous n'avons pu, conséquemment, que faire trois heureux. Mais votre effort n'est pas perdu, et l'encouragement général que vous venez d'accorder à Tirésias produira, à brève échéance, d'excellents résultats. Il vous ménage mystérieusement une surprise.

Voici la liste officielle des prix :

PREMIER PRIX :

René Montbriand, 232 rue Notre-Dame ;

DEUXIEME PRIX :

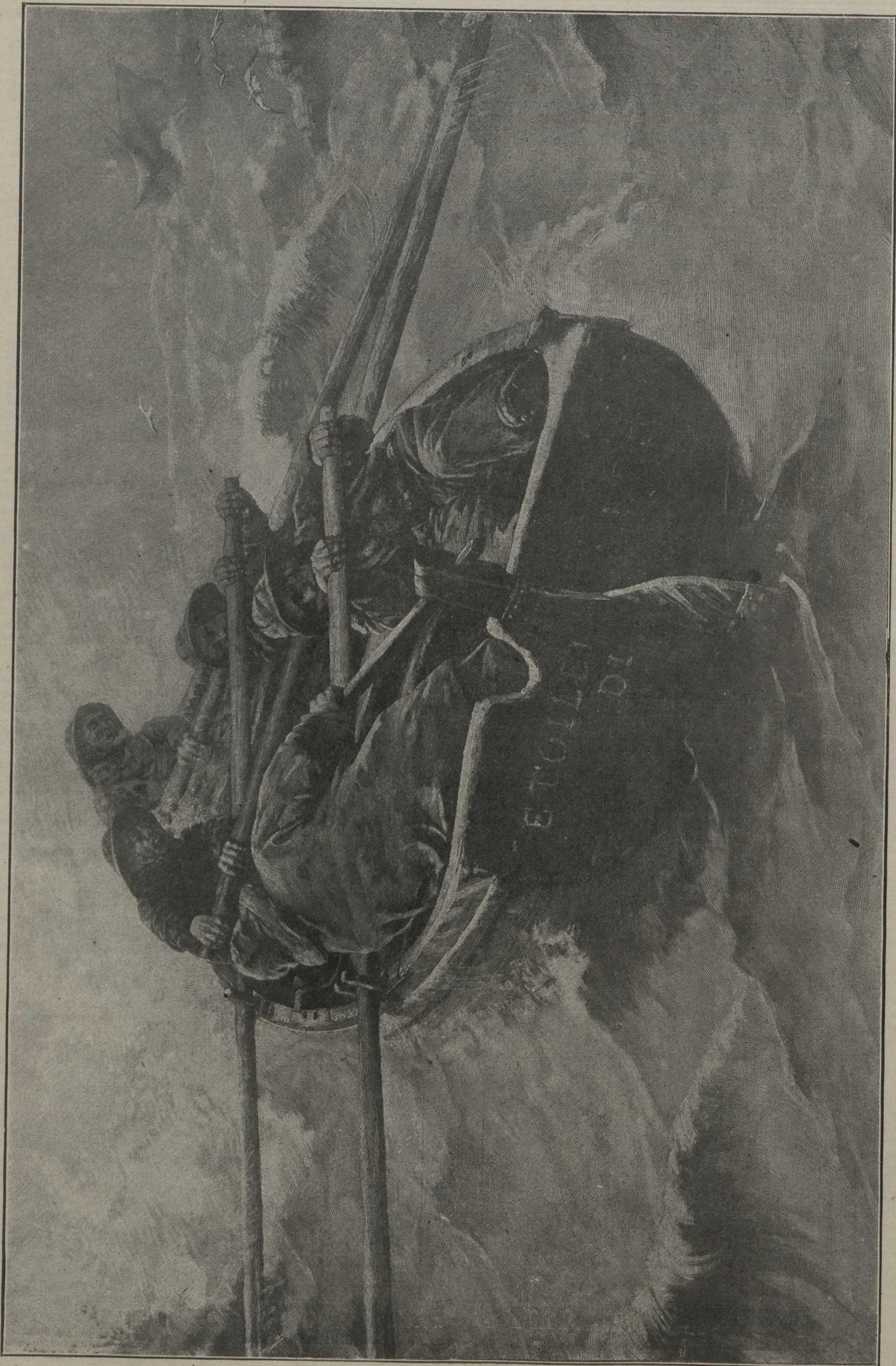
Joseph Godbout, Woonsocket ;

TROISIEME PRIX :

L. J. S. Sirois, prêtre, Port Daniel.

MENTIONS HONORABLES.

Mme Dr Dorval, 494 Rachel, Montréal ; Oscar A. Laferrrière, 288 Lagachetière ; J. A. L. Vallancourt, 185 rue Plessis ; J. W. Guénard, 177a Champlain ; R. Beaugrand, 581 avenue Laval, Montréal ; L. E. Tremblay, 138 St Germain ; Adé- lard Vincennes, 500 Mentana ; Mme H. Barcelo, 1248 St Denis ; Blanche Hénault, 917 St André ; H. Leduc, 223 Ste Elisabeth ; J. A. Maillé, Ste Thérèse ; Alfred Dompierre, 145 rue Ste Margue- rite ; Mme Edmond Auger, 179 rue St Roch, Trois- Rivières ; Edouard Giraudet, Collège Ste Martine ; Alice Ducharme, 280 rue Richelieu, Ste Cunégo- de ; C. J. Biron, Joliette ; Alice Bédard, St Gabriel de Brandon ; Mme Baux, Montréal ; Gilberte Saw- yer, 559½ Sussex, Ottawa ; Louis D. Demers, 2582 Ste Catherine ; Melle Laure Ostigny, 152 Cherrier ; Melle Albertine Marchand, 148 rue de l'Eglise, Ot- tawa ; Jos. Ed. Lévesque, Ste Anne de la Pocatiè- re ; J. St Germain, Petit Séminaire de Ste Marie de Monnoir ; J. B. Dumont, St Paul L'Hermite ; E. Quintal, 384 rue Centre ; Albert Gibeault, 28 St Denis ; Mme J. B. Legault, Lac Mégantic ; Dina Grignon, 567 Drolet ; Léon Gélinas, 142 Drolet ; A. Lauriault, 479 St Jacques ; Amanda, Montréal ; Alfred Archambault, Département du Secrétaire d'Etat, Ottawa ; Arthur Goudron, 716 rue St An- dré ; Hector Langlois, 120 Mentana ; Antonio For- tin, 232 St Joseph, Lachine ; Didisque, Ottawa ; Eva Bonenfant, 153 rue Queen-West, Ottawa ; L. H. Cantin, Hawkesbury, Ont. ; Lydia St Pierre, 14 rue Victoria, Hull ; Melle Lizzie Rivard, 22 rue Mackay ; Alice L. Desaulniers, Trois-Rivières ; Paul Laframboise, Buckingham ; L. A. Boisseau, Trois-Rivières ; J. Edouard Guénette, 462a rue Rachel ; Alfred Lacasse, Département des Terres, Québec ; J. U. Lamoureux, 978 Hôtel-de-Ville ; Melle L. Lusignan, 386 Ste Catherine ; François Robitaille, 34 Deligny, Québec ; Jean Cartier, 318 Massue ; Conrad J. Routhier, 36 rue Panet ; Blan- che Bourassa, boîte 56, Lévis ; Melle Rosalba St Laurent, Pont Etchemin, St Raymond ; Alfred Bouchard, Bienville, Lévis ; O. Martel, 16 St Gab- riel, Québec ; R. D. Labelle, 138 Parc Lafontai- ne ; Jos. Davignon, 1062 Ontario, Montréal ; Melle A. Drapeau, 1001 St Laurent ; Armand Poirier, 1624a Ste Catherine ; Dame J. Dauphinais, 88 Ver- sailles ; E. Lavigne, M. D., 87 Drolet ; Gustave Lesage, 987 Notre-Dame ; Adé- lard Charbonneau, 328 avenue Papineau ; Alexandre Carli, 562 St An- dré ; J. A. Dufault, 18 avenue Robillard ; Henri Fournier, 634 Beaudry, Montréal ; Melle R. Smith, 3½ Christophe Colomb ; Melle Marguerite DeMon- tigny, 763 avenue Hôtel-de-Ville ; Louis Couture, East-Sherbrooke, boîte 271 ; Florina Lapierre, 55 Church Avenue, Côte St Paul ; A. H. Monday, 1309 Notre-Lame ; J. Lebeau, 258½ Clarence, Ot- tawa ; R. Rodier, 235 Clarence, Ottawa ; J. A. Ra- beau, Lachine ; Joseph St Onge, Lachine ; Melle Albertine Santoire, St Chrisostôme ; Blanche Gri- gnon, Ste Adèle ; Melle Graziella Halde, St Jean- Baptiste de Rouville ; Mme Suzanne Genin, La- chine Locks ; Mme Léopoldine Hébert, Lachine ; Adé- lard Laperle, Sorel ; N. B. Lamarche, 175 Amherst ; Mme J. B. Branchaud, 211 Roy ; Mme J. B. Bonneville, 134 avenue Laval ; Eugène Thouin, 1282 Ste Catherine ; Alphonse Guertin, Petit Séminaire de Ste Marie de Monnoir ; Maria Brunet, 2431 Notre-Dame ; Melle Théo. Leblanc, 1517b Ontario ; Melle Bernadette Larose, Hun- tingdon ; Maurice Barcelo, 74 St Denis ; E. A. Daix-Despret, boîte 62, Rideau ; E. Lachance, 75 Lasalle, Maisonneuve ; Mme Ayotte, 41 Pontiac ; Henri Dorval, 474 Rachel ; Esperantisto, Mont- (Suite à la page 1073)



Le bord fuit ; devant nous s'étend la Mer profonde.
Partout les cieux, partout les noirs gouffres de l'onde. — (Dellile)

LES PÊCHEURS AUX ILES DE LA MADELEINE (VOIR AUSSI PAGES CENTRALES)

Copie d'un tableau célèbre du peintre français M. Georges Haguette

FLEUR DE LYS

Page littéraire empruntée au drame de M. Rodolphe Girard

Parmi les jeunes écrivains qui veulent poser leur candidature au poste enviable de conservateur de la future bibliothèque civique à Montréal, on mentionne le nom de M. Rodolphe Girard, journaliste distingué et publiciste déjà populaire. Le lecteur a pu lire, à la page 1061, encadrant le portrait de l'auteur, quelques notes sur les oeuvres de M. Girard. Nous nous contenterons en conséquence de donner ici quelques extraits de ce drame, "Fleur de Lys", ou Madeleine de Verchères, qui a obtenu, en décembre dernier, un si éclatant succès au Théâtre National Français. Ces citations auront d'autant plus de prix qu'elles sont inédites, ayant été empruntées au premier manuscrit, non corrigé, de l'auteur.

Par la même occasion, nous ferons remarquer que le texte revu et corrigé a été expédié aux Etats-Unis, pour y être traduit et adapté à la scène américaine.

Citons d'abord une scène du second acte :

SCENE V,
MADELEINE,

(Entrant par une porte extérieure et s'adressant à son père)

J'ai entendu des cris de colère, mon père, et que signifie ce rassemblement ?

(Se rapprochant du groupe et voyant le chevalier de Briac)

(Avec épouvante) Blessé, oh ! mon Dieu !

LE CHEVALIER DE BRIAC

Ne vous alarmez pas, mademoiselle, on m'a chatouillé un peu fort, voilà tout.

LE BARON DE MEULES.

(Ironique) Mademoiselle de Verchères a vraiment beaucoup de sollicitude pour nos soldats. Et pour arracher un cri du coeur comme celui que vient de pousser mademoiselle, il doit faire bon d'être blessé !

MADELEINE.

Oui, baron, vous l'avez dit. Le cri que j'ai laissé échapper partait du coeur, du coeur d'une Française, à qui la vue du sang versé par nos soldats cause une douleur infinie. Baron, un coeur vraiment brave et un coeur généreux, et le vôtre manque de bravoure, puisqu'il manque de générosité !

M. DE VERCHERES.

(Sévère) D'où te vient cette audace, ma fille, de tenir un pareil langage à l'adresse d'un officier français ?

MADELEINE.

(Prophétique) L'avenir, peut-être, mon père, répondra pour moi.

(A Jeanne de Brémont)

Mademoiselle, ma mère m'a demandé si vous vouliez être assez bonne de vous rendre auprès d'elle.

JEANNE DE BREMONT.

(Soupçonneuse) La fille du Seigneur de Verchères aurait-elle intérêt à s'éloigner du chevalier de Briac une personne désagréable à ses yeux ?

MADELEINE.

(Digne) Je n'ai pas, mademoiselle de Brémont, à vous rendre compte de ma conduite ni à vous communiquer le sujet de mes pensées ou de mes intentions. C'est mal, très-mal payer la reconnaissance que vous devez à mon père que de faire contre sa fille des insinuations indignes.

JEANNE DE BREMONT.

Mademoiselle, je ne permettrai pas que...

M. DE VERCHERES.

(L'interrompant) Assez, mesdemoiselles. Vous, mademoiselle de Brémont, je vous serais reconnaissant si vous vouliez vous rendre immédiatement auprès de Madame de Verchères.

JEANNE DE BREMONT.

(S'inclinant) Je vous obéis, monsieur.

(A part) Je me vengerai de cet affront.

(Elle sort).

* * *

Passons à la scène IXe du même acte :

LE BARON DE MEULES.

(Ironique) J'aurai bien mauvaise grâce de vous empêcher de roucouler tout à votre aise, gentils tourtereaux, et le rôle du baron de Meules s'allie très-mal à celui de chaperon.

LE CHEVALIER DE BRIAC.

(L'interrompant vivement) Au contraire, baron, le rôle de chaperon sied à merveille au capitaine de Meules, que j'ai déjà vu tourner dos à l'Iroquois de peur d'être pris vivant et de se faire décorer d'un collier de haches rougies au feu. N'est-ce pas, capitaine ?

(Le baron de Meules fait un geste de colère et va pour s'élaner sur le chevalier de Briac).

MADELEINE.

(Avec dédain) Bravo ! mettez le comble à votre bravoure en assaillant un soldat blessé ! Allez, fussiez-vous roi de France, que je ne voudrais pas de vous pour dénouer les cordons de mes souliers.

LE CHEVALIER DE BRIAC.

(Il s'incline avec dérision et sort. (A part) Vous me paierez cette insulte avec des larmes de sang.

* * *

Citons la première partie de la scène IIIe du IV acte :

M. DE VERCHERES.

(S'asseyant sur un fauteuil) Qu'on amène le prisonnier devant moi. (Deux soldats conduisent le chevalier de Briac devant le Seigneur de Verchères).

M. DE VERCHERES.

Chevalier de Briac, vous êtes accusé d'avoir voulu livrer le fort entre les mains des sauvages. Vous êtes accusé de trahison. Qu'avez-vous à répondre ? Etes-vous coupable ou non ? Répondez.

LE CHEVALIER DE BRIAC.

(Avec fierté) Au nom du Dieu vivant, en qui j'ai foi et espère, je jure que je suis innocent du crime dont on m'accuse.

M. DE VERCHERES.

Pourquoi n'étiez-vous pas avec nous lorsque nous sommes partis pour les champs ?

LE CHEVALIER DE BRIAC.

La blessure que j'avais reçue au bras m'autorisait à demeurer au fort, j'ai voulu respirer l'air des champs et faire une marche en pleine campagne, pensant que cela me ferait du bien.

LE BARON DE MEULES.

Je ferai remarquer au Seigneur de Verchères que nous avons pris le chevalier de Briac, les armes à la main, fuyant avec les Indiens et tournant le dos aux Français. Voilà, il me semble, une façon très-originale de respirer l'air des champs.

LE CHEVALIER DE BRIAC.

(Avec dédain) Baron de Meules, vous êtes un lâche ! et si ces mains n'étaient pas liées, je vous ferais rendre raison de l'injuste accusation que vous venez de lancer contre moi.

LE BARON DE MEULES.

Il ne s'agit pas de m'insulter mais de vous justifier. Répondez, chevalier de Briac, n'est-il pas vrai qu'on vous a saisi les armes à la main, vous enfuyant avec les sauvages ?

LE CHEVALIER DE BRIAC.

Oui, il est vrai que j'étais seul avec les sauvages. Il est vrai que j'ai été fait prisonnier, l'arme au poing. Il est vrai que je tournais le dos aux Français, mais c'était pour accomplir un acte que vous n'auriez pas fait vous-même, baron de Meules, c'était pour poursuivre et non suivre nos ennemis.

* * *

Puis passons au Ve acte, scène VII.

(On entend le roulement du tambour et l'on voit

sortir Frontenac, M. de Verchères, le baron de Meules, le chevalier de Briac, les mains liées).

LE BARON DE MEULES.

Soldats, adossez votre prisonnier au mur et préparez vos mousquets pour vous acquitter de votre tâche le plus promptement possible. J'ai hâte d'en finir avec cette besogne-là, moi. (En aparté) Et pour cause.

LE CHEVALIER DE BRIAC.

Excellence, j'ai une grâce à vous demander avant de mourir, une seule. Ordonnez que ces liens soient coupés et que je meure les mains libres, comme je l'aurais fait sous le feu de l'ennemi.

FRONTENAC.

Cette faveur ne vous sera pas refusée, chevalier. (S'adressant aux soldats) Déliez les mains du prisonnier. (On délie les mains du chevalier de Briac).

LE CHEVALIER DE BRIAC.

Merci, Excellence ! je mourrai ainsi plus tranquille, pouvant regarder venir la mort bien en face, sans surveiller. Excellence, je ne vous en veux pas, car on vous a trompé. Au contraire, cette condescendance à laquelle vous avez bien voulu consentir remplit mon âme de reconnaissance pour vous.

SCENE VII.

MADELEINE.

Laissez-moi, vous dis-je, laissez-moi ! je veux le voir, le voir encore une fois avant sa mort. (Elle s'élançait aux genoux de Frontenac).

Oh, Excellence ! faites-lui grâce, je vous en supplie, à genoux. Le chevalier de Briac est innocent, je vous le jure sur mon âme. Vous dites que vous me devez de la reconnaissance pour le courage que j'ai eu en défendant le fort, au prix de mes jours. Eh bien, cette reconnaissance, je vous en supplie, montrez-la, pardonnez au chevalier de Briac. Grâce, Excellence, grâce pour lui. Ne commettez pas un acte d'injustice, ne ternissez pas votre gloire par un meurtre.

M. DE VERCHERES.

Madéleine !

MADELEINE.

Oui, vous tous qui m'entendez, par un meurtre. Et vous, père, vous qui avez toujours veillé avec un soin tendre sur mes jours, la mort du chevalier de Briac sera ma mort. Vous me tuez, entendez-vous ? vous me tuez. Tuez-le donc alors, ce héros, puisque vous ne savez pas être juste. Tuez-le.

Mais moi, l'homme, le traître, le lâche que je démasque, c'est vous, baron de Meules, vous dont l'amour a été dédaigné, vous qui avez trompé par vos lâches artifices un noble vieillard et un grand homme.

LE BARON DE MEULES.

Al'ons ! soldats, faites votre devoir. En ligne.

LE CHEVALIER DE BRIAC.

Avant de mourir, je n'ai qu'un mot à dire. Je suis innocent. Je meurs pour avoir trop aimé Madeleine de Verchères, qui m'a aimé, elle aussi. Je me flatte de le reconnaître. C'est là tout mon crime, puisque à tout prix vous voulez m'imputer un crime. Mais, capitaine de Meules, que mon sang retombe sur votre tête, chien enragé qui n'avez pu supporter le triomphe d'un rival. Soldats, je suis prêt, droit au coeur. Tenez, là. (Il leur montre sa poitrine en écartant sa chemise).

MADELEINE.

(S'élançant au-devant de Gérard) Oh, non ! non ! je ne veux pas, je ne veux pas, moi, qu'il meure. Et si vous faites feu, eh bien ! nos deux corps tomberont en même temps, notre sang se mêlera, nous serons unis dans la mort et dans l'éternité, puisque nous n'aurons pu l'être dans la vie...

L'ANNALISTE.

Se'on les gens, l'encens.

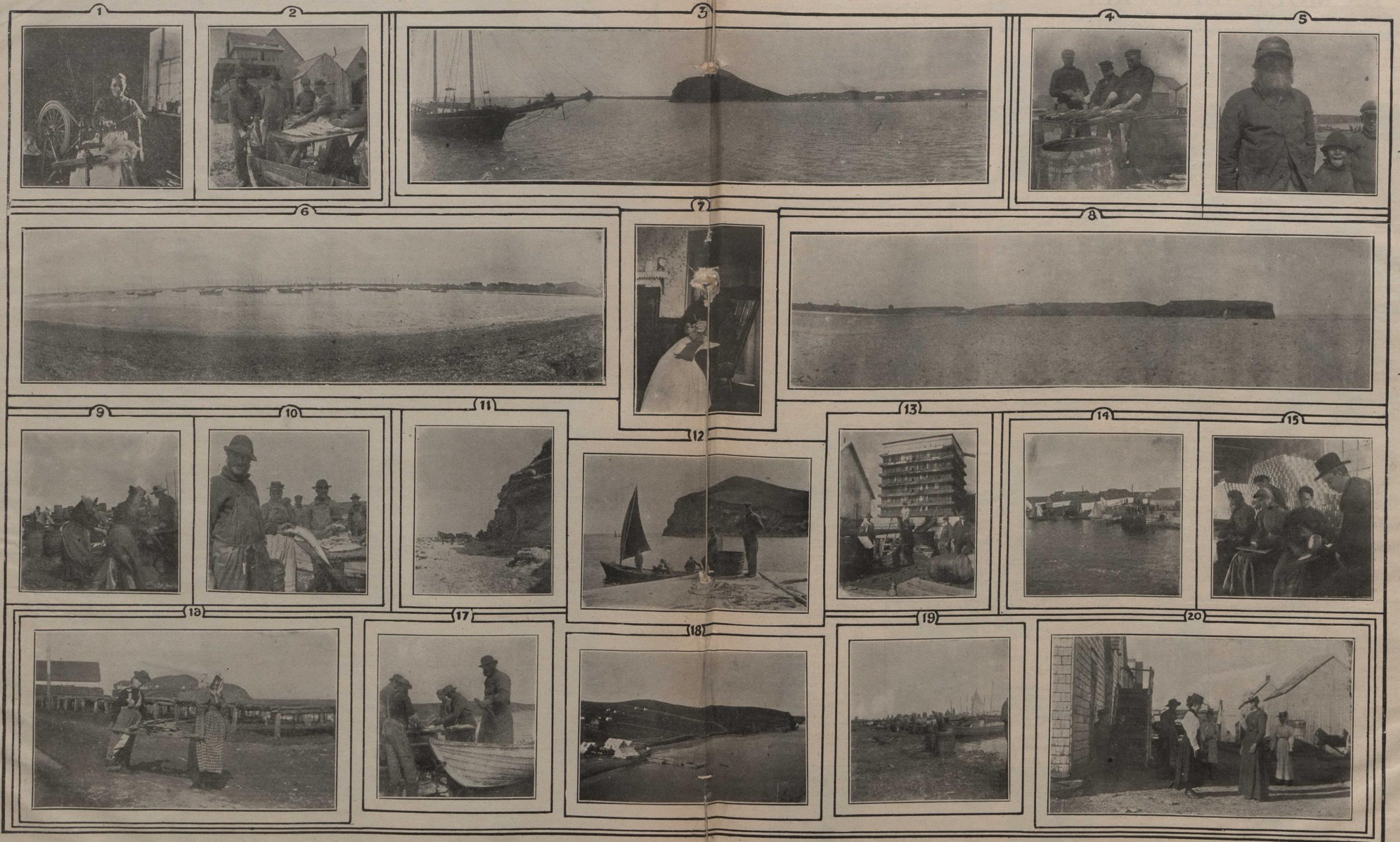
* * *

L'éducation se compose de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire, d'instruction et de silence.

* * *

Un homme qui change d'opinion s'imagine qu'il le fait oublier en changeant aussi de fanatisme.

ALBUM UNIVERSEL



Une visite intéressante et pleine d'actualité aux Iles de la Madeleine, localité appelée à fournir plus tard le marché au poisson de la Province de Québec.

1, Une Acadienne des Iles de la Madeleine travaillant au rouet. — 2, Les "trancheurs" de maquereau. — 3, Le Cap aux Meules. — 4, Pêcheurs nettoyant le poisson. — 5, Un centenaire acadien. — 6, Le Havre Aubert. — 7, Une centenaire acadienne. — 8, L'Etang du Cap. — 9, Travail des pêcheuses. — 10, A la besogne. — 11, La falaise. — 12, Le départ pour la pêche. — 13, Une étuve pour le loup-marin. — 14, Sur la plage à Havre Aubert. — 15, Acadiennes travaillant dans une homarderie. — 16, Acadiennes transportant le poisson au brancard. — 17, Retour de la pêche. — 18, Vue du Cap aux Meules en gagnant Havre-aux-Maisons. — 19, La grève. — 20, Le dimanche aux Iles de la Madeleine. — (Pour plus amples détails, voir pages 1064 et 1072).

LA MODE ILLUSTRÉE

L'ART DE NOUER SA CRAVATE

C'est aux hommes que nous consacrons aujourd'hui notre page de la mode. C'est un reproche que j'ai souvent reçu, depuis que j'ai la charge de cette page dans l'"Album Universel", de ne pas assez m'occuper des hommes, ou plutôt, mille excuses, du costume masculin. Le reproche est

Le noeud pour habit



I. La cravate une fois autour du cou faire un noeud simple,



II. Passer à nouveau les 2 bouts et faire un 2e noeud simple sur le premier.



III. Passer un bout entre le premier et le second noeud



IV. Prendre l'autre bout de la même façon ; serrer ensuite le tout en tirant les coques

V. Aspect final

Et puis, d'ailleurs, leurs costumes varient si peu. Mais je veux, au moins, montrer ma bonne volonté. Et, pour aujourd'hui, je traiterai d'un sujet excessivement intéressant : la cravate.

Notre époque n'est certes pas celle de la cravate. La cravate a eu son beau temps, il y a une centaine d'années, vers la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe. Aujourd'hui, nous la portons encore, mais elle n'est plus pour nous qu'un accessoire de toilette, réduit à sa plus simple expression, sans lequel, il est vrai, on ne saurait avoir la prétention d'être correct, mais auquel nous n'attachons pas toute l'importance que se plaisaient à lui attribuer les "Incroyables" du Directoire ou les "Dandys" de la Restauration.

Eh bien ! au dire des personnes qui font profession d'élégance, c'est là un très grand tort. La cravate est le seul accessoire de toilette dans lequel on puisse, sans pour cela être qualifié de doux maniaque, mettre une pointe d'originalité et de personnalité. Un homme de goût n'achète jamais ses noeuds tout faits ; il met au contraire dans la manière d'arranger sa cravate une attention très grande, et révèle ainsi un sens artistique très développé. Plusieurs personnes, sans pour cela posséder une fortune exagérée, choisissent elles-mêmes leurs étoffes et se font fabriquer des cravates spéciales. Sans aller jusqu'à ce qu'il est très important, pour quiconque veut se montrer élégant, de savoir faire son noeud



Le plastron. I. La cravate passée autour du cou, faire un noeud simple,

de cravate. Nous croyons donc être très utiles à nos lecteurs en leur expliquant par la photographie les différents mouvements que nécessitent ce travail, en apparence si compliqué, de nouer sa cravate.

On a souvent discuté sur l'origine de la cravate. Ce qui est certain, c'est que l'antiquité ne la connut pas et les "focallia" ou mentonnières, que les Romains portaient lorsqu'ils avaient

mal aux dents, ne doivent pas être considérés comme les ancêtres de ce "tour de cou" que le "Royal Croate" ou "Cravate" mit à la mode dès 1660.



III. Faire un second noeud en se plaçant d'abord dans la position de la figure, puis en faisant passer le bout droit dans la boucle.

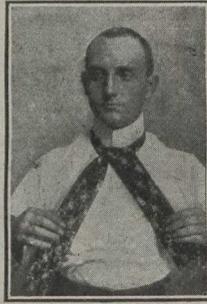
saient plusieurs fois le tour de leur cou et leur emprisonnaient le menton jusque sous le nez ! A cette époque, la cravate blanche était, comme de nos jours, le complément de la tenue de cérémonie ; on ne portait la cravate de couleur qu'en négligé. Quant à la cravate noire, elle était exclusivement militaire. Napoléon Ier ne porta jamais qu'une cravate noire ; une seule fois, cependant, par oubli, dit-on, il mit une cravate blanche :



V. Tirer les bouts pour obtenir cet aspect.

du faux-col.

Au commencement du XIXe siècle, on distinguait une vingtaine de manières de nouer sa cravate. Leurs noms se retrouvent dans de petits opuscules fort curieux à consulter et qui portent des titres amusants, tels que l'"Omnibus de la toilette", l'"Hygiène vestimentaire", ou encore, l'"Art de mettre sa cravate,



II. Avoir soin que les bouts soient d'égale longueur.

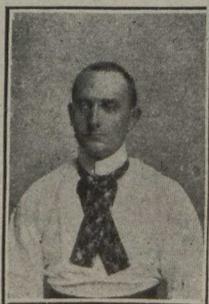
Le bel âge de la cravate commença sous le Directoire. C'est alors qu'on vit les Incroyables arborer des carcans invraisemblables qui fai-

saient plusieurs fois le tour de leur cou et leur emprisonnaient le menton jusque sous le nez ! A cette époque, la cravate blanche était, comme de nos jours, le complément de la tenue de cérémonie ; on ne portait la cravate de couleur qu'en négligé. Quant à la cravate noire, elle était exclusivement militaire. Napoléon Ier ne porta jamais qu'une cravate noire ; une seule fois, cependant, par oubli, dit-on, il mit une cravate blanche :



IV. De manière à faire ainsi un second noeud assez lâche.

ce jour-là, il perdit la partie : c'était à Waterloo ! Sous le Directoire, sous l'Empire et jusque vers 1848, la cravate se porta à double tour. Le faux-col fut d'abord inventé pour soutenir les plis de la cravate : il était entièrement dissimulé sous elle ; il se montra peu à peu par la suite et, finalement, prit le pas sur la cravate. Nous pouvons dire hardiment que notre époque est l'âge



VI. Maintenir le tout par une épingle de cravate

par Lempesé". Voici les principaux : à l'orientale, à l'américaine, en collier de cheval, à la sentimentale ("couleur queue de serin amoureux ?"), à la Byron (ou Lavallière), en cascade, à la mathématique, à la gastronomie (commode pour bien manger), en coquille ; similaires, elles ne varient que dans la disposition des coques et des bouts du noeud.

Aujourd'hui, nous ne connaissons que quatre manières de nouer notre cravate, mais chacune est bien différente de l'autre. Ce sont : la lavallière, la régente, le plastron et le petit noeud. En général, nous ne faisons plus faire deux fois le tour du col à la cravate, et si quelques personnes, par une sorte de coquetterie archaïque, suivent encore l'ancienne mode, — ce sont principalement des gens de lettre ou des ar-



Autre plastron I. La cravate passée autour du cou, faire le premier noeud simple.

tistes — elles ne portent que la cravate en plastron.

Le noeud à la lavallière est un noeud double dont les coques et les bouts sont lâches et retombent sur le plastron de la chemise. On ne peut le faire qu'avec des étoffes lâches, des sucrés de préférence.

La régente est à coup sûr la manière de nouer sa cravate et qui se fait le plus. Elle n'est pas plus "habillée" que la précédente, mais elle est



II. Faire ensuite un second noeud comme pour la cravate de soirée.

cependant moins "laissez-aller". La régente se fait avec des étoffes raides, ou rendues telles par des triplures en crin ou en toile. C'est une sorte de noeud coulant que l'on serre à volonté et que l'on fixe par une épingle de cravate ou, à défaut, par un petit système à ressort, appelé "fastanette", enserrant les deux bouts et les maintenant contre le plastron de la chemise. La régente, comme le plastron, d'ailleurs, ne



III. Passer les bouts dans la boucle sans laisser de coques.

doit jamais exposer aux regards que la partie supérieure de la cravate, les bouts demeurant cachés sous le gilet.

Le plastron est un noeud double dans le genre de la lavallière, mais il se fait avec des cravates longues, larges et raides ; on laisse des coques très petites et on croise l'un sur l'autre les bouts très longs. Ce genre de cravate cache complètement le plastron de la chemise, et ironique-



IV. Ramener l'un sur l'autre les bouts.

ment on le nomme "cache-misère", parce que personne ne peut deviner s'il ne dissimule pas du linge usé.

Quant au petit noeud, c'est encore une lavallière, mais rigide et mince : ses coques et bouts doivent être égaux.

Ce sont là, comme l'on voit, quatre aspects bien différents sous lesquels on porte actuellement la cravate.



FALBALAS.

V. De manière à faire un plastron très large que l'on peut, ad libitum, maintenir par une épingle de cravate.



LE JEU DU SOUS-MARIN

JEU D'ADRESSE ET DE JUGEOTTE

(Voir les règles du jeu à la page de la Récréation en Famille, 1065).

LES GRANDES CÉRÉMONIES DU JUBILÉ PONTIFICAL DE SA SAINTÉTÉ LE PAPE LÉON XIII.

Le Vénérable Vieillard étonne le monde entier par sa vigueur.

Malgré son grand âge il supporte facilement la fatigue des grandes cérémonies du Vatican.

DE tous les Papes qui ont régné depuis la fondation de l'Eglise Catholique, il n'y en a aucun qui, plus que Sa Sainteté Léon XIII, se soit occupé du bien-être de l'humanité. Sa devise a toujours été de faire du bien, et il en a fait aux riches et aux pauvres. Il est maintenant vieux et faible, mais les propriétés vitales que renferment le

VIN MARIANI

lui donnent une force et une vigueur qu'il ne posséderait pas autrement. C'est pour-

IL N'Y A QU'UN SEUL **VIN MARIANI** DANS LE MONDE ENTIER

Sa puissance comme tonique est incontestable. Il est le véritable bienfaiteur des faibles. Son action est prompte et efficace dans les cas de la **Faiblesse du Sang, l'Épuisement Nerveux, l'Indigestion, la Dyspepsie, les Palpitations du Cœur, la Débilité Générale.**

POUR LES FEMMES NERVEUSES ET LES HOMMES FAIBLES IL EST INDISPENSABLE.

REFUSEZ TOUS LES SUBSTITUTS.

MARIANI & CIE, Londres, Paris, New-York et Montreal.



quoi il a accordé à Monsieur Mariani une Médaille d'Or, comme l'atteste la lettre de Son Eminence le Cardinal Rampola :—

"Rome, 2 janvier 1898

"Sa Sainteté s'est complu de me charger de faire remercier en Son Auguste Nom, l'aimable Monsieur Mariani, et de lui témoigner encore d'une manière sensible Sa gratitude. Sa Sainteté a même daigné offrir à Monsieur Mariani une Médaille en Or, portant Son Vénérable Portrait.

**"CARDINAL RAMPOLA.
"Rome."**

LES ILES DE LA MADELEINE

(Suite de la page 1064)

dans l'automne qu'ils sont en plus belle condition, et c'est alors qu'ils obtiennent le meilleur prix, surtout aux Etats-Unis, où les populations savent l'apprécier à sa juste valeur.

"PECHE A LA MORUE.

Cette pêche, une des principales ressources des habitants des îles, se pratique depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, près des côtes et sur les bancs qui les avoisinent. Voici cependant les endroits où les morues se trouvent en plus grande abondance : la Baie de Plaisance, la côte sud de l'île Amherst, le voisinage du Corps-Mort, la côte ouest de l'île Grindstone, la côte nord-ouest de la Grosse Ile, les environs de l'île Bryon et des Rochers-aux-Oiseaux, et les eaux qui baignent les côtes-est de l'île Allright et de l'île d'Entrée.

"La morue suit de près l'arrivée des harengs dans la Baie de Plaisance, et elle ne tarde pas à se répandre tout autour des îles. Mais c'est au sud de l'île Amherst, au Corps-Mort et au large de l'Étang du Nord qu'elle est le plus abondante au commencement de la saison. C'est aussi à cette époque qu'elle s'approche le plus près des rivages pour déposer ses oeufs en quantités innombrables, sur les fonds que leur instinct leur fait choisir de préférence à d'autres.

"LA PECHÉ DU HOMARD.

Cette pêche est tellement fructueuse depuis quelques années que nos pêcheurs s'y sont livrés de préférence à toute autre. Les homarderies des îles de la Madeleine sont considérables et rapportent de beaux profits.

TOPOGRAPHIE.

"Dans les lettres-patentes qui accordent les îles de la Madeleine à Isaac Coffin, il n'est fait mention que de six îles, parce qu'alors, sous le nom général d'Îles de la Madeleine, on comprenait Amherst, Grindstone, Allright, Wolfe et Grosse Ile, comme ne formant qu'une île. Cependant, le groupe des îles de la Madeleine comprend dix îles distinctes, désignées maintenant sur toutes les cartes et dans tous les documents publics sous les noms d'îles d'Entrée, Amherst, Corps-Mort, Grindstone, Allright, Wolfe, Grosse-Ile, Ile Coffin, Ile Bryon, Ile-aux-Oiseaux. Quatre de ces îles, savoir : l'île d'Entrée, le Corps-Mort, l'île Bryon et l'île-aux-Oiseaux, sont absolument isolées, n'ayant aucune communication entre elles, ni avec le groupe principal; dont la plus éloignée, l'île-aux-Oiseaux, se trouve à une distance de dix-huit milles, et la plus rapprochée, l'île d'Entrée, à une distance de trois milles. L'île Bryon se trouve elle-même à dix milles de la Grosse Ile et le Corps-Mort à huit milles d'Amherst. Les six autres îles, savoir : la Grosse Ile, l'île Coffin, l'île Allright, l'île Wolfe, l'île Grindstone et l'île Amherst, comprises dans les lettres-patentes sous le nom collectif d'île de la Madeleine, sont bien unies en quelque sorte entre elles par des bancs de sable, qui forment des lagunes d'une assez grande étendue, mais les bancs de sable sont cependant coupés par des goulets, qui isolent complètement ces différents groupes et en forment autant d'îles différentes.

POPULATION.

"La population des îles de la Madeleine, d'après le recensement de 1901 est de 6,026 âmes. La grande majorité, pour ne pas dire la presque totalité de la population, est d'origine française."

Disons en terminant que M. Rodolphe Lemieux rêve de belles choses pour cette partie du pays, si poétique et si riche en dons de la nature. Jusqu'en 1896, les gouvernements ne s'étaient nullement occupés des îles de la Madeleine. Avec l'appui de l'honorable M. Tarte, alors ministre des Travaux Publics, appui que M. Rodolphe Lemieux se plaît à reconnaître comme ayant été très sympathique, le député de Gaspé et des îles de la Madeleine obtint la construction d'un quai au Havre Aubert (\$30,000), un quai au Cap de Meules, (\$40,000), un quai au Havre aux Maisons, (\$50,000), un quai à Grande Entrée, (\$5,000).

De plus, M. Lemieux réussit à faire relier les îles d'Anticosti et Labrador par un nouveau câble télégraphique, et l'honorable M. Préfontaine a promis d'installer prochainement une station télégraphique, système Marconi, au Rocher-des-Oiseaux. D'autres travaux importants, tels qu'un phare à l'île Bryon, sont présentement en cours de construction.

Des fouilles récemment pratiquées dans les grottes des Baoussé-Rouesse, près de Menton, ont amené la découverte de quatre squelettes humains. De l'étude de ces squelettes, il semblerait résulter que, parmi nos arrière-ancêtres, figurent des individus du type négroïde, descendant, prétendent les darwiniens, du pitécanthrope, qui constituerait le chaînon disparu entre l'homme actuel et l'anthropoïde.

SUS A L'ENNEMI.

Le rhume, la toux, c'est incommode et ça fait souffrir. Tuez-les dès le principe avec le BAUME RHUMAL.

Enseignement de l'Esperanto par M. A St-Martin

ACCENT

REGLE : L'ACCENT TONIQUE REPOSE TOUJOURS SUR L'AVANT DERNIERE SYLLABE

REMARQUES.

Ecoutez un Anglais parlant le français, si notre compatriote n'a pas appris notre idiome dès son bas âge, infailliblement, il conservera un accent étranger; le même phénomène se produit lorsque des Français entreprennent de parler l'anglais.

Au bout de plusieurs années de travail, d'études et d'efforts constants, nous ne parvenons pas encore à prononcer l'anglais assez bien pour que ces derniers ne s'aperçoivent, à un moment donné, que nous ne parlons pas notre langue maternelle.

Nous remarquons tous les jours la prononciation de l'anglais par les Allemands et les Suédois.

Nous-mêmes, Canadiens-français, sommes-nous bien sûrs que notre accent soit bien classique, que nous n'avons pas quelques travers dans nos habitudes de parler notre langue, et qu'il ne nous arrive pas quelquefois d'accentuer une partie d'un mot, quand au contraire l'accent tonique se place sur une autre partie de ce mot ?

Toutes ces difficultés de prononciation sont dues au fait que, dans ces deux langues de tradition, il n'y a pas de règles pour l'accentuation, ou plutôt, du fait qu'il y a trop de règles d'accentuation.

J'ai par devers moi un volume de 200 pages m'enseignant où l'on doit placer l'accent dans chaque mot de la langue anglaise. Est-ce raisonnable de me demander d'étudier ce volume pour simplement savoir comment accentuer les mots de cette langue ? Evidemment non. Nous nous contentons d'une accentuation d'à peu près.

En Esperanto, ce danger n'est pas à craindre, une règle unique, simple, logique, facile à apprendre et encore plus facile à pratiquer nous indique infailliblement le mode d'accentuation : L'accent tonique, c'est-à-dire l'appui de la voix sur une syllabe, repose toujours sur l'avant-dernière syllabe du mot. Ainsi, dans le mot "patro" (père), l'accent se met sur la syllabe "pa"; dans le mot soiffo (soif), ce mot ayant 3 syllabes : so-i-fo, on met l'accent sur la deuxième syllabe, "i". Ainsi, "Mia" (mon), "Via" (votre), "Lia" (son), "Nia" (notre), "Via" (votre), "Dio" (leur), se prononceraient en appuyant plus longuement sur les syllabes soulignées, mi, vi, li, ni, vi, di.

Les deux lettres "au", ne constituant qu'un seul son, il s'ensuit que "laudi" se prononcera en appuyant sur la première syllabe "lau", dans le mot "hierau" (hier), l'accent sera sur la syllabe "hi", puisque cette syllabe est l'avant-dernière.

Cet accent ou prolongation de la voix sur une voyelle n'offre jamais d'équivoque.

Chacun sait qu'en anglais, par exemple, si on prononce le son "i" court, comme dans le mot "ship", on aura une signification toute autre que si on prononce ce même son "i" long, comme dans le mot "sheep". Le même inconvénient se pré-

sente dans les mots "full" et "fool", le son "ou", prononcé court ou long, donnant un sens absolument différent.

En Esperanto, prononcez toutes vos voyelles longues ou brèves, peu importe; tout ce que l'on demande, c'est de les prononcer de la longueur ou de la brièveté que vous voudrez, pourvu que l'avant-dernière soit plus longue, plus accentuée que les autres.

Ne craignez pas l'exagération dans ce sens. Depuis bientôt 17 ans, des esperantistes de tous les pays se rencontrent et conversent entr'eux; jamais l'un d'eux ne peut deviner de quelle nationalité est son interlocuteur; nul d'entre nous n'a l'accent étranger lorsqu'il parle la langue auxiliaire.

Quand on considère que ce fait extraordinaire est dû à cette unique règle de prononciation, nos lecteurs apprécieront l'importance de s'habituer dès l'origine à la respecter.

Nous vous prions donc de prononcer les mots suivants, en prolongeant la prononciation sur les parties soulignées :

"Simpla, fleksebla, belsona, vere internacia en siaj elementoj, la lingvo Esperanto prezentas al la mondo civilizata la sole veran solvon de lingvo internacia; car, tre facila por homoj nemulte instruataj, Esperanto estas komprenata sen peno de la personoj bone edukitaj. Mil faktoj atestas la meriton praktikan de la nomita lingvo."

(Traduction).

Simple, flexible, harmonieuse, vraiment internationale dans ses éléments, la langue Esperanto présente au monde civilisé la seule vraie solution de langue internationale; car, très facile pour les hommes peu instruits, l'Esperanto est compris sans peine des personnes bien instruites. Mille faits attestent le mérite pratique de la dite (nommée) langue.

Prière de ne pas oublier que notre sympathique ami, monsieur B. Lippens, inspecteur d'écoles et linguiste distingué, donne, tous les vendredis soirs, au No 137a, rue Ste Elisabeth, un cours d'Esperanto; que ce cours est fréquenté par un certain nombre de personnes, parmi lesquelles on remarque plusieurs dames.

Comme ce cours est absolument gratuit, nous prions instamment nos lecteurs de patroniser cette école.

On trouvera là tous les livres nécessaires pour apprendre l'Esperanto.

On peut également se procurer ces livres en s'adressant à l'Album Universel".

A. SAINT-MARTIN.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

Suite de la page 0000

réal; Joseph Cartier, 127 St Christophe; C. Hamilton; C. Hamilton, 244 Guy; Théo., Ste Martine; H. G. Chabot, St Liboire; J. E. Hudon, 207 St Jacques; Paul Nap. Leduc, 57 St Denis, Montréal; Joseph Faille, 671 Ste Catherine; B. St Martin, 79 St Christophe; Hercule Coutu, St Thomas de Joliette; Melle Bourque, 1516 Ste Catherine; H. E. M. J. Boucher, 104 Montcalm; George Larose, 2201 Notre-Dame; Melle C. Desjardins, 374 St Hubert; J. Paquet, 206 McCord; Alphonse Courtemanche, 125 Barré; Alphonse Huot, boîte 1, St Roch, Québec; Mme Noël Pelletier, Salmon Falls, N. H., boîte 812; C. Tapin, 322 St Jean, Québec; Melle R. A. Guillemette, Notre-Dame, Trois-Rivières; Oscar Danis, 71 rue Bourget, St Henri; Lauréa Langevin, Rivière-du-Loup Station; Melle R. A. Cantin, 3673b Notre-Dame; F. X. Lindsay, Ste Claire de Dorchester; Melle B. Cantin, 3677

Notre-Dame, St Henri; Philippe Plante, Pont Etchemin, Lévis; Marie-Louise Goulet, 310 St Joseph, St Roch, Québec; Amarilda Morin, 86 rue Bolton, Ottawa; Léon Mouton, 112 Ste Elisabeth; Melle Juliette Wilson, 450 rue St Urbain; docteur J. N. Landry, 518 St André; Madame W. M. Smith, Baie du Fevre; Joseph Pageau, 265 Papi-neau; Melle M. Bertrand, 29 Emery; J. B. Raymond, 83 Chestnut, Lewiston; Thomas Samson, Chaudière Curve, Q.; Mme L. G. Pinault, Campbellton; E. F. Doiron, Matapédia; Alphonse Auger, 167 rue Grant, Québec; Alphonse Bernier, Vieille Eglise; Melle A. Savard, 12 Albina; Louis-Philippe Bourgeois, 2000 Ste Catherine; H. S. Parrot, Leclercville, Lotbinière; Blanche Robert, 165 Duvernay, Ste Cunégonde; Mme J. A. Thompson, Pointe St Charles; Ulric St Jean, Contre-sière, St Thomas de Pierreville; N. Pigeon, II Rouville, Montréal; Mme L. J. Demers, 350 St André, Montréal; Quiquerand Marchand, 317 1/2 St Timothée, Montréal; Osias Gareau, 901 DeMontigny, Montréal; Melle Georgiana Poulin, St Victor

de Tring; Mme George Gauthier, St Charles de Bellechasse; Jos. Godbout, 139 East School St., Woonsocket; Jos. Patry, Dépt. des Terres, Québec; E. Trudel, 1930 Boyer, Boulevard St Denis; Eugène Morrier, 373 Mentana; Mme T. Allard, 165b Rivard; Félix Alard, 65a Rivard; Jos. Goulet, 534 Bridge Street, Holyoke, Mass; W. A. Jolicoeur, 788 St Valier, St Sauveur de Québec; A. C. Danis, Shawinigan Falls; Jos. Gervais, 80 Bien-ville, Montréal; Mme L. Meunier, 1400 St Laurent, ville St Louis; Mme J. A. Nault, 71 Dubord, Montréal; L. P., Ste Catherine, Montréal; P. A. Goulet, 184a Beaudry, Montréal; Charles Laramée, 212 1/2 Visitation, Montréal; Melle Eugénie Grosseau, 183 Barré, Montréal; Louis Comeau, Grand'Mère, Québec; L. A. Delorme, 27 Parc Avenue, St Henri; Melle A. Vincent, 53 rue Centre, Pointe St Charles; Joseph Beauvais, 609 rue St Jacques, Ste Cunégonde; Marie Gravelle, 165 St Patrice, Ottawa; Avila Legault, 1632 St Jacques, Ste Cunégonde; E. Châtillon, Nicolet; Edgar Beaulieu, 459 Grand-Tronc; Mme J. A. Vézina, 1151 St Denis; Amanda Caron, 711 Charlevoix, Montréal; Edouard Sicard, 1320 St Dominique, ville St Louis; Mme A. C. Venne, 65 St. Hubert, Villeray, près Montréal; Mme Wilfrid P. Lapiere, 397 Amherst; Gipsy, 490, St Denis; O. Legault, 1145, Hôtel-de-Ville; Melle M. Berthelot, 200 rue Richelieu; Oliva Audet, Graniteville, P. Q.; C. Beausoleil, Montréal; Mme Alfred Ladouceur, Bellerive, Valleyfield; Mme Hêtu, 979 St Denis; Mme C. V. Boulanger, Malbaie; Albert Clap-prode, 42 water Street, Waterville; Cora Fauteux, 79 Bourget, St Henri; Melle H. Gosse, 520 rue Fullum; Johnny Lavigne, 696 rue Fullum; Mme J. G. Lapointe, 320 St Valier, St Roch, Québec; Melle Marguerite St Laurent, 10 rue Prévost, Québec; Mme A. Paquet, 48 Châteauguay, Québec; Marie-Louise Picard, Québec; J. A. Brouillet, 203 Ste Elisabeth; H. Bétournay, 465 Beaudry, Montréal; Juliette Leduc, Marieville, Rouville; W. Pardiac, North Bay, Ont.; Edm. Lamoureux, 1597 Ste Catherine, Montréal; Madeleine Mugnier, 213 St Urbain; A. A. Caron, Coaticook; Albert Vinet, 206 rue Berri; C. Savaria; 55 rue Poupart; Mme J. Dhavrol, 124 rue Berri; Blanche Dion, 2, Ste Cécile, faubourg St Jean, Québec; M. Bissonnette, 2491 Notre-Dame; A. D. Précourt, Hartford, 291 1/2 Park St.; Melle A. Bérard, 1145 DeMontigny; Melle A. Latrémouille, 193 St Christophe; Melle Labelle, 215 St Hubert; A. Caron, 711, Charlevoix; Germaine Desautels, 176 St André; N. Charest, 319 Rachel, Montréal; J. E. Deslauriers, 96 St Jacques; Mme Francis Pelletier, Rivière Ouelle, Kamouraska; J. O. Jarest, Lévis, Sarah D'Anjou, Matane; Berthe Frappier, 414 Mont-Royal; Fabiola Poirier, 965 St Urbain; Léon Lebrun, 27a Bréboeuf; E. Ollivier, 4 Brute Avenue, Westmount; Melle L. Antoinette Cousineau, St Laurent, P. Q.; Jos. Radakir, 376b Notre-Dame, Hochelaga; Paule Baptiste, Sherbrooke; Charles Brinck, Rivière Bourgeois, C.B.; Raoul Robillard, 384 Amherst; Marie-Louise Pruneau, 319 St André; Charles Cossette, Valleyfield; J. E. Bourdeau, 107 Plessis; J. H. Clouthier, Bernierville; Gaudias Caron, Lisbonne, Maine; A. Paltiel, Malbaie, P. Q.; P. Bouthillette, South-Ben, Mass.; Mme Nap. C., 58 Ste Cécile, Québec; L. Alb. Morin, 297 St Laurent; Elzéar Poirier, 130 Atwater, St Henri; Césarine Brunet, 131 St Christophe; Hector Brissette, 100a Visitation; Félix Olive, 1358 Hôtel-de-Ville; Louis Courchaine, Sorel; J. N. Ducharme, Chambly Bassin; Pamela Favreau, 320 avenue Laurier; Albert Robert, 396 rue Delis-ie, St Henri; F. X. St Denis, 157 Duluth; George Duval, 214 rue Rivard; J. A. Fyfe, 658 Parc Lafontaine; L. Turcotte, 2273b Notre-Dame; Gaston Demers, 378 Sherbrooke; Louis Dion, 271 Social Street, Woonsocket; J. Derbès, 2775 Palmyra Street, Nouvelle-Orléans; Grégoire Paquet, 28 Spruce Street, Chicago; Irène Leclair, 27 rue Dufresne, Montréal; A. T. Castonguay, 502 rue Lis-bonne, Lewiston; Ben. B. Laliberté, 161 rue d'Ai-guillon, Québec; A. Carrier, 927 Sanguinet; Del-phis Leblanc, 279 Fountain, Fall-River; Elphège Clouthier, 198 Chestnut Street, Marlborough; Ernest Bourgoun, Tadousac; Arthur Germain, Mont St Hilaire; Gaston Grenier, 492 rue St An-dré; Nap. Mathurin, Québec; Mme P. B. Dubru-le, Winooski; J. O. Gagné, St Hénédine, Dorches-ter; Mme Edge, 38 St Louis, Québec; Edmond Brotecorne, 20 New Street, Woonsocket; Nap. Le-febvre, 348 St André, Montréal; B. Vinet, 409 Dor-chester, Montréal; Fred. J. Rainville, 2096 St Jac-ques, Montréal; O. Sauriol, 270 Montcalm; Al-phonse Deschatelets, 369 rue Laval, Montréal; B. Blanchet, 604 rue Amherst, Montréal.

LÈVRES ROSES

GRANDE VALSE INÉDITE POUR PIANO

INTROD. *Allegretto*

PIANO

f

8

Moins vite

Lento

pp

VALSE

f

p subito

The introduction consists of two systems of piano music. The first system is marked 'Allegretto' and 'PIANO', starting with a forte dynamic 'f'. It features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes. The second system is marked 'Moins vite' and 'Lento', with a piano dynamic 'pp'. It continues the rhythmic pattern. The word 'VALSE' is written above the second system. The introduction ends with a measure marked '8'.

pp subito

p bien lié

p

pp

TRIO

pp

M

The main body of the waltz consists of six systems of piano music. The first system is marked 'pp subito' and 'p bien lié'. The second system is marked 'p'. The third system is marked 'pp'. The fourth system is marked 'pp'. The fifth system is marked 'TRIO' and 'pp'. The sixth system is marked 'M'. The music features a variety of rhythmic patterns and dynamics, typical of a waltz.

cre - scen - do

pp

mf

This system contains six staves of music. The first staff has lyrics 'cre - scen - do' and a dynamic marking of *pp*. The second staff has a dynamic marking of *mf*. The music consists of a vocal line and a piano accompaniment.

ff

4^o Tempo

pp

p subito

This system contains six staves of music. The first staff has a dynamic marking of *ff*. The second staff has a tempo marking of '4^o Tempo' and a dynamic marking of *pp*. The third staff has a dynamic marking of *p subito*. The music continues with a vocal line and piano accompaniment.

LE VIEUX CIMETIÈRE DE STE-ANNE

(Pour "l'Album Universel")

Il est dans ma province un lieu plein de mystère,
Que la côte dévoile au regard du passant ;
Le jour y vient plus tard répandre la lumière,
Et l'ombre de la nuit plus rapide y descend.

Le vent soufflé moins fort, la brise est plus dis-
[crète,
Plus rarement l'oiseau fait entendre son chant,
Et le fier Outaouais sur la rive déserte,
Adoucit de ses flots le baiser caressant.

Le pied de l'indiscret n'y laisse pas d'empreinte,
Et sans le dôme épais de ses ormes géants,
Quelques vieux marbres gris seuls debout dans
[l'enceinte,
Au souvenir des morts rappelle les vivants.

Le regard cherche en vain sous la mousse et le
[lierre,
Un vestige de nom, un "Ci-git" consolant ;
Le temps a tout lavé, jusqu'à ce signe austère,
Que porte une épitaphe, et qu'on lit en pleurant.

Peut-être, en écartant de la main l'herbe épaisse,
Conservé près du sol, un chiffre nous dirait
Dans quel âge lointain ce marbre qui s'affaisse
Fut mis là sur ce terre, et quand ce mort vivait.

Mais rien de ses vertus, mais rien de sa famille,
N'est resté sur ce marbre, et peut-être demain,
Le faubourg grandissant de l'orgueilleuse vile
En passant, le broiera d'un revers de sa main.

Un sentiment pourtant à cet oubli surnage,
Fleur qui se rafraîchit aux secousses des ans,
Comme les nénuphars secoués par l'orage
Se relèvent après et plus purs et plus blancs.

Quand le lugubre glas de l'Église rappelle
Sur le bord des tombeaux les vivants oubliés,
Et que chacun, cherchant une tombe nouvelle,
Y jette quelques fleurs et ses derniers adieux.

Sous la bise glacée, un prêtre octogénaire
Vers ce lieu désolé porte ses pas tremblants ;
Ses cheveux ont blanchi dans le saint ministère,
Et là dormant ceux qu'il appelait ses enfants.

Qu'importe à lui le nom effacé sur la pierre ?
Son coeur a conservé leur tendre souvenir ;
Chaque tombe rappelle une figure chère
Dont la mémoire en lui ne doit jamais périr.

Cinq générations de sa main paternelle
Ont reçu le Baptême ; il a vu leur berceau,
Il essuya leurs pleurs à l'heure solennelle,
Quand les vieux sont venus dormir au bord de
[l'eau.

The musical score is written for piano and consists of ten systems of music. It begins with a treble and bass clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 4/4 time signature. The first system includes the instruction 'pp subito'. The second system includes 'p bien lié'. The third system includes 'cresc.'. The fourth system includes 'p'. The fifth system includes 'pp'. The sixth system includes 'pp' and 'en pressant'. The seventh system includes 'pp'. The eighth system includes 'et diminuant'. The score concludes with a final cadence.

Et quand Novembre vient, froid et chargé d'orage,
Après avoir prié pour son jeune troupeau,
Il s'éloigne sans bruit de la foule voilage,
Et vient de ses vieux morts visiter le tombeau.

Là, suivant les sentiers où l'entraîne son âme,
Il secoue en pleurant la poussière des ans,
Se voit tout jeune encor, ministre plein de flamme,
Aimant et bien-aimé de ses bons paysans.

Il revoit ses travaux, le succès de son zèle,
Les luttés qui parfois brisaient son coeur de feu,
Ses enfants à genoux dans la vieille chapelle
Où si souvent jadis i leur parla de Dieu.

Puis, il revoit le jour où la mort implacable
Vint moissonner quelqu'un de son peuple croyant,
Et levant vers le ciel sa face vénérable,
Il implore pour eux la paix du Tout-Puissant.

De tombe en tombe il va, sans en compter le nom-
[bre,
Comme au soir une mère auprès de ses enfants,
Et le passant tardif voit encore dans l'ombre,
Longtemps après la nuit, flotter ses cheveux
[b.ancs.

J. L. N. GUINDON.
Ottawa, novembre, 1902.

A Brixton, trois jumeaux, se portant à merveil-
le d'aîlleurs, viennent de naître ; ils ont reçu les
prénoms de Paix, Couronnement et Kitchener.

On est fondé à penser que Paix est une petite
fille. Pour l'instant, c'est charmant, mais vers la
trentaine, si elle veut se rajeunir, ce sera diffici-
le, car un gaffeur brutal pourrait lui répondre :

—Vous avez peut-être vingt-cinq ans, mais vous
devez cependant être née en 1902.
C'est l'inconvénient des baptêmes inspirés de
l'actualité.

Une enquête est faite présentement en Fra-
nce, notamment auprès des Associations syndi-
cales et agricoles, pour avoir leur avis au sujet de
la suppression éventuelle des bons de poste de un
à vingt francs.

Ces titres seraient remplacés par des mandats
ordinaires aux mêmes tarifs. Le nom de l'expédi-
teur serait supprimé sur ces nouveaux mandats, de
un vingt francs, et offrirait au public les avanta-
ges spéciaux du bon de poste, considéré comme ti-
tre au porteur, et diminuerait les atteintes,—com-
bien longues — aux guichets, par suite de la sim-
plification des formalités d'émission des mandats
ordinaires, notamment de ceux dont le montant
n'excéderait pas vingt francs, qui représentent en-
viron trois-cinquièmes de l'émission totale.

D'un seul bond, l'administration supprime les
bons... de poste.

UN DISCOURS POLITIQUE PAR SEMAINE

Les Classes Dirigeantes

Nobles et intelligents électeurs de la belle division St Jacques,

Excusez la banalité de cette salutation, qui vous met, auditoirement parlant, au niveau des électeurs de Gooseville, de Saint-Nicodème ou de toute autre localité suburbaine, à qui elle est prodiguée en toute circonstance. Mais, pourquoi vous offenseriez-vous d'une banalité de plus ou de moins quand vous en entendez par centaines chaque jour, et que, de plus, les discours politiques sont de leur nature tout ce qu'il y a de plus banal au monde.

Donc, que cela vous soit agréable, désagréable ou simplement indifférent, je vous dirai : Nobles et intelligents électeurs de la belle division St Jacques.

Vous allez être appelés prochainement à vous choisir un représentant aux Communes d'Ottawa, et comme votre division électorale comprend à peu près tout ce qu'il y a à Montréal d'hommes de profession, on peut compter que le député de votre choix sera pour le pays tout entier l'incarnation même des classes dirigeantes que vous avez la prétention d'être.

Avez-vous jamais réfléchi à ce que comporte d'obligations sociales ce titre de classes dirigeantes que vous avez assumé ? L'obligation, parbleu, de mener au scrutin les bêtes à vote comme d'autres mènent à l'abattoir les bêtes à cornes ! Si vous ne le dites pas, vous le pensez bien, et c'est ce qui explique la peine que vous vous donnez en temps d'élection de réunir les électeurs en troupeaux et de leur promettre de plus gras pâturages que ceux qu'ils ont connus jusque-là.

Les classes dirigeantes d'autrefois avaient, du moins, des parchemins ; elles avaient des traditions vieilles de plusieurs siècles, des jabots de dentelle, des châteaux à pont-levis, etc., toutes choses qui frappaient l'esprit du peuple et lui commandaient un respect naturel. Elles avaient surtout des privilèges greffés sur la royauté de droit divin et consacrés par le droit civil. Avec tout cela, elles n'ont pu se maintenir, et vous autres, les gens de profession de la division St Jacques, qui n'avez ni parchemins, ni traditions, ni jabots de dentelle, ni pont-levis, ni épée, ni privilèges, vous croyez pouvoir vous faire prendre au sérieux dans votre rôle de meneurs d'hommes, de classes dirigeantes.

Est-ce à dire que, dans notre état de société, au Canada, les intellectuels soient condamnés à ne plus faire sentir leur action sur les masses ? Certes non, mais il est contestable que les classes dites dirigeantes n'en mènent pas large par le temps qui court et en mèneront de moins en moins si elles continuent de prendre leurs brevets d'avocats ou de médecins pour un parchemin de noblesse, leur morgue pour des jabots de dentelle, leurs clubs pour des châteaux-forts, leurs chapeaux à cornes pour des couronnes duciales, leurs coutumes de bureau pour des traditions de famille et leurs privilèges statutaires, de droit provincial, pour des privilèges politiques de droit divin.

A vrai dire, peut-être, ce sont moins les classes dirigeantes que les classes dirigées qui se sont transformées au Canada. Les ouvriers lisent tant, et si bien aujourd'hui qu'ils n'en sont plus comme naguère à accepter de confiance la version qu'il plaisait aux esprits cultivés de leur donner quant aux faits courants, et moins encore à accepter de confiance les jugements qu'il plaisait aux mêmes esprits cultivés de porter sur les faits en question. L'émancipation de l'intelligence n'a pas tardé à leur faire comprendre ce que l'association, par opposition à l'individualisme, leur donnerait de force dans la société ; et de là toutes ces sociétés de secours mutuel qui n'ont plus qu'à se fédérer, avec un même objet en vue, pour arriver, de classes dirigées qu'elles étaient autrefois, à devenir les classes dirigeantes.

(Une voix dans la foule : "Ce n'est toujours pas cette année qu'on verra dans la division Saint-Jacques un pareil renversement des conditions normales de la société.")

Les classes dites dirigeantes ont de tout temps raisonné ainsi des phénomènes politiques que leur signalaient les observateurs. La veille même du 14 juillet 1789, l'aristocratie française persistait à dire que l'état de choses constitué durerait bien autant qu'elle, et le lendemain, la Bastille s'écroulait, ensevelissant toute une société sous ses ruines.

C'est à vous, les prétendues classes dirigeantes de la division Saint-Jacques, que je m'adresse particulièrement. Permettez-moi d'abord de vous dire que vous ne dirigez rien du tout de ce qui constitue les principaux facteurs de la vie nationale à Montréal ; ni la législation, ni l'administration municipale, ni l'éducation qui se donne par les écoles, ni celle qui se donne par les journaux, ni le goût théâtral, ni la mutualité, ni le commerce, ni l'industrie, ni la finance, ni les arts, ni les métiers, ni la mode, ni le sport. Rien de rien.

Cela vous vient, pour une bonne partie, de votre ignorance, et, pour la balance, du manque absolu de cohésion entre ceux de vos membres qui, par la culture de leur esprit et leur haute position sociale, pourraient par un mouvement d'ensemble exercer une influence prépondérante sur les masses.

Où étiez-vous, il y a une vingtaine d'années, lorsque treize mille locataires, défranchisés par le règlement de la corvée, réclamaient l'inscription de leurs noms sur les listes électorales ? Vous ne les avez ni appuyés ni combattus.

La Société d'économie sociale, fondée à Montréal il y a quelques années, par le juge Jetté, devrait vous compter tous pour membres ; vous n'y êtes pas représentés par dix unités.

La Société d'archéologie et de numismatique, qui a son siège au Château Ramsay, devrait recruter toutes les professions libérales ; elle ne compte peut-être pas dix avocats ou médecins dans ses rangs.

Et cette ligue de l'enseignement, qui fait si patriotiquement appel aux esprits cultivés, combien a-t-elle recruté de membres parmi vous, messieurs des prétendues classes dirigeantes ?

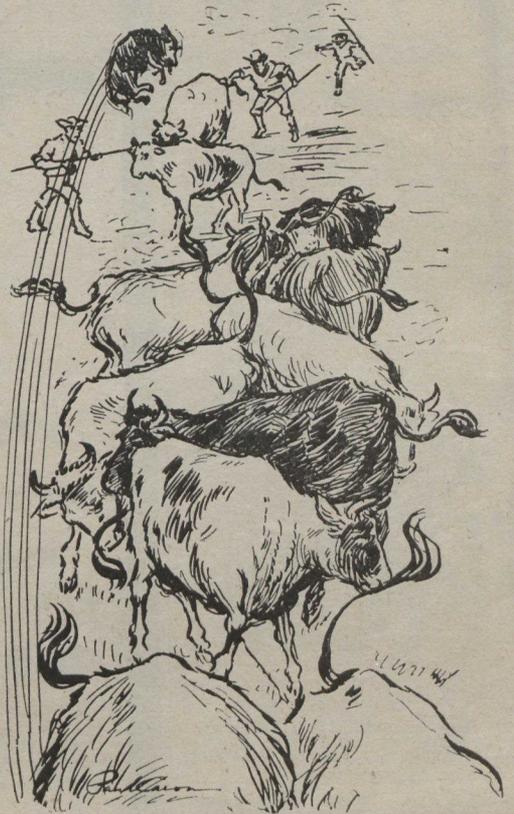
On l'a dit avec raison, la supériorité de l'intelligence ne crée pas un droit de plus, mais un devoir de plus, et ce devoir est d'éclairer les masses par le précepte et par l'exemple. C'est après cela seulement que la supériorité de l'intelligence peut invoquer le droit d'agir comme classe dirigeante.

Que les gens de profession de la division Saint-Jacques méditent un peu cette parole avant de prendre des airs à l'égard d'hommes du peuple qui seraient priés de se porter candidats à la prochaine élection.

Et sur ce, trois hourras pour monsieur Jos. Brunet !

LE REVEUR.

N. B. — Le discours politique de la semaine prochaine portera sur la SESSION PROVINCIALE, et sera fait par ZOZO.





Lisant une lettre de son mari. — Je m'embarque sur un navire de 200 tonneaux. (Réflexion.) Si la traversée est longue, ça ne lui suffira pas.

LES MOMENTS SOLENNELS



—Baptiste ! !...
—Mossieu ! !...
—Je me bats demain... s'il m'arrivait malheur tu remettras cette lettre...
—Comme d'habitude... bien, mossieu ! !... y a pas de réponse ?

UN PLAISANT FARCEUR



—Voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi ?
—Volontiers, jeune homme. Vous êtes bien aimable !
—Oh ne me remerciez pas... Si vous voulez déjeuner avec moi, il faudrait d'abord que vous m'invitez !

VARIÉTÉS

Pendant sa dernière maladie, Samuel Bernard, le Rothschild de son siècle, reçut la visite de l'abbé Languet, curé de Saint-Sulpice.

Comme ce rusé curé lui rappelait ce passage de l'Evangile : "Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer en paradis", et l'exhortait ensuite à se préparer les voies par des oeuvres pies, le vieux financier lui répondit d'un air narquois : "Cachez donc vos cartes, monsieur le curé, je vois tout votre jeu."

La mer en fureur menaçait d'engloutir un faible esquif monté par un pêcheur et son fils.

Monument National

RUE SAINT-LAURENT.

DEUXIEME SEMAINE, Commencant le 2 Mars.

Immense Succes !



LE Triomphe

de la

CROIX

Drame Chrétien, en Cinq Actes,

Par JULIEN DAoust

Avec en plus LA NAISSANCE DU CHRIST, en 14 Tableaux.

Musique, Décors, Costumes et Accessoires faits spécialement pour ce magnifique drame.

200 Personnes en Scène.

2 REPRESENTATIONS PAR JOUR

Matinées, 2 hrs. PRIX POPULAIRES. Soirs, 8 hrs.

FILLETTES CETTE POUPEE EST POUR VOUS



Elle ne vous coûtera pas un sou. Aussi jolie que dans la vignette. Vous l'aimerez en la voyant. Elle a des boucles de cheveux dorés, des yeux bleus allègres, des joues roses, est élégamment habillée d'une robe de soie et de satin, garnie de velours et de dentelle, à un chapeau très bon garni, de chics petites pantoufles, de véritables bas, des sous-vêtements garnis de dentelle. On peut l'habiller et la déshabiller tout comme un véritable bébé, sa tête, ses bras et ses jambes sont articulés. Elle peut se tenir debout seule ou s'asseoir dans une chaise ou sur le plancher. En la recevant vous trouverez que c'est la plus belle poupée que vous ayez jamais vue. Nous l'offrons gratuitement à la personne qui vendra à 10c. chacun de seulement 12 beaux paquets de délicieux parfum en 6 odeurs : oeillet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. Rien ne se vend comme cela. Envoyez une Carte Postale aujourd'hui et nous enverrons votre parfum franco.

THE ROSE PERFUME CO.,
BOITE 1978 TORONTO, Ontario.

Après une lutte désespérée contre le terrible élément : "A genoux", dit le père, et lui-même, les yeux levés vers le ciel : "O grand saint Nicolas, s'écria-t-il, si vous nous tirez de ce mauvais pas, je vous offre un cerge gros comme un mât !"

Malgré l'imminence du péril, l'enfant, étonné des proportions du voeu : "Mais où trouver de la cire, dit-il, pour faire un si grand cerge ?

—Laisse, reprend le père, une fois hors de danger, je le donnerai gros comme le doigt !"

Deux députés, dont l'un vient d'être renvoyé devant ses électeurs, se séparent à la sortie du Palais-Bourbon.

—Allons, au revoir, mon cher collègue ; je prend le pont de la Concorde.

L'autre, avec un soupir :
—Et moi, le pont des Invalides !

TOUTES SAISONS.

Dans toutes les saisons, une bouteille de BAUME RHUMAL est un trésor inestimable pour la famille.

Le château de Ferney, où résidait Voltaire, était souvent envahi par une foule d'importuns qui, parce qu'ils connaissaient l'illustre poète, venaient sans façon s'y établir pour plusieurs jours.

Voltaire disait plaisamment à cette occasion : "Mon Dieu ! délivrez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis."

* * *

On lit dans un "Guide en France", récemment écrit et publié à Londres, cette indication excentrique : "Voir, au musée de la ville de B... (Finistère), les deux crânes de Duguesclin."

Et voilà qu'un Anglais, passant par là, demande à examiner ces deux petites curiosités d'histoire naturelle ; mais le conservateur, ne lui montrant que la seule qui existe : "Et l'autre, je la volais voir également."

—Monsieur veut rire.
—Du tout. Ah ! vous ne l'aviez pas, pourtant il était dans le "Guide".

* * *

Réflexion d'un mari :
—Cette année, les chapeaux de femme se portent bas, mais les notes de modistes demeurent très élevées...

GRATIS

Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.

PERE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX

Koenig Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.

En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 2 MARS 1903

Première fois à Prix populaire

Hamlet

(Prince de Danemark)

Avec la troupe du Théâtre National. Nouveaux Décors et Costumes ; Effets Electriques ; Grande Figuration.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une bouteille de R.I.P.A.N.S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents en contient assez pour un an. 12 n

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier : Cotes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.

"ANTIKOR - LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

LES GRANDES INVENTIONS



Comment M. Dupont, qui est un musicien passionné, joint l'utile à l'agréable.

LES BEAUX LUNDIS.



—Approche un peu ta lampe; j'crois qu'j'ai perdu mon fil à plomb...

L'HOMME-OMBRELLE.



—Allons, lève-toi, il est l'heure; c'est à mon tour de me mettre à l'ombre.

UN BON CONSEIL.



LE DOCTEUR. — C'est très grave! Je vous préviens, jeune homme, que si vous ne suivez pas exactement mes ordonnances, vous ne vivrez pas jusqu'à la fin de vos jours!...

AUX MALADES

Je vous Enverrai du Secours

Si vous m'en Demandez.

N'envoyez pas d'argent — seulement une carte postale, indiquant le livre que vous désirez.

Ecrivez-moi simplement — comme des milliers le font chaque semaine, m'informant que vous avez besoin d'aide.

Alors je ferai ceci : — Je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr Shoop. Vous pouvez le prendre à l'essai pendant un mois. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien — et je vous en laisserai la décision à vous-même.

Je le fais pour vous convaincre — pour prouver ma confiance en moi-même. J'ai perfectionné un remède si extraordinaire — si sûr pour ainsi dire — que je veux que tous ceux qui en ont besoin, l'obtiennent. J'ai fait mon offre si équitable, qu'aucun doute ni aucun préjudice ne sauraient empêcher n'importe quel malade de l'accepter.

Dans les 12 dernières années, j'ai fourni mon Restaurant à l'essai à plus d'un demi-million de patients. Mes registres montrent que 39 sur 40 l'ont payé de bon cœur, parce qu'ils ont été guéris. Les autres ont eu leur essai d'un mois gratuit.

Mon Restaurant est le résultat de toute une vie de travail pour découvrir un moyen de fortifier les nerfs INTERIEURS. C'est le seul remède capable de restituer la force nerveuse qui gouverne les organes vitaux.

Quand un organe est faible, ça veut dire que sa force nerveuse est faible. Il lui manque tout simplement la force nécessaire pour accomplir ses fonctions. Il est comme une machine épuisée, qui a seulement besoin de plus de vapeur.

L'ancienne méthode consistait à traiter les organes eux-mêmes et les résultats n'étaient jamais que passagers tout au plus. Les résultats de mon Restaurant sont permanents, et ils sont absolument certains, sauf là, où quelque cause, comme un cancer, rend la guérison impossible.

A l'aide de ce remède j'ai guéri des plus obstinés cas que les médecins aient à combattre; et j'ai rarement vu une maladie chronique qui ait été guérie sans ce remède.

Mon livre vous expliquera pourquoi. S'il ne vous sert pas à vous-même, veuillez m'indiquer quelqu'un qui en a besoin.

Indiquez simplement le livre qu'il vous faut et adressez :
Dr SHOOP,
 Boîte 79, RACINE,
 Wis., E.-U.

Livre No 1 sur la Dyspepsie
 Livre No 2 sur le Cœur
 Livre No 3 sur les Rognons
 Livre No 4 pour les Femmes
 Livre No 5 pour les Hommes (cacheté.)
 Livre No 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. Le Restaurant (Restorative) du Dr Shoop est en vente chez tous les pharmaciens.

LACHANCE DES HOMMES FAIBLES.

Les spécialistes de l'Institut Medical du Dr Bassett font la plus grande offre connue de **TRAITEMENT GRATUIT** à toutes les victimes de la **Débilité Nervo-Sexuelle, Varicocele, Atrophie des Tissus, Perte de Vitalité,** ou autres faiblesses résultant d'indiscretions ou excès du jeune âge, ou d'**empoisonnement contagieux et spécifique du sang,** acquis ou hérité. C'est positivement la première offre de traitement gratuit de cette institution qui est établie depuis 30 ans.



Le traitement du Dr Bassett — comme le savent les milliers de personnes qu'il a guéries — n'est pas expérimental. Il va au siège des maladies et faiblesses masculines et les guérit promptement. Ce traitement débarrasse du coup les hommes désappointés de tout sentiment de débilité, de mélancolie, de confusion mentale, d'absences de mémoire, de rêves troublants, de timidité, et de tous symptômes de caducité masculine. Le Dr Bassett a guéri toute une armée d'hommes — il peut vous guérir et vous guérira, quel que soit le nombre d'échecs que vous ayez subis en essayant de recouvrer votre virilité. Garantie légale de guérison dans tous les cas traités. Pas un homme de bon sens ne refusera la chance d'obtenir ce traitement simple et gratuit du plus grand spécialiste pour les maladies à l'homme que le monde ait jamais connu. Livres envoyés gratuitement sur demande. Adressez :
DR. BASSETT MEDICAL INSTITUTE, 42 Bassett Building, 126 Clark St., CHICAGO.

VARIÉTÉS

Un jour, le fameux acteur Garrick fut abordé par un homme assez mal accoutré et qui, le traitant comme une vieille connaissance, l'appela "cher camarade".

"Mais je ne vous connais pas, dit Garrick.

— Oh! nous avons bien souvent joué ensemble.

— Je ne m'en souviens pas; dans quelle pièce avez-vous donc joué avec moi?

— Dans "Hamlet", je faisais le coq."

Les époux D... vivent en assez mauvaise intelligence et leurs orages conjugaux font souvent les frais de la conversation dans un certain monde. Un soir de l'été dernier, on en parlait chez Mme de C...

"A propos, dit la maîtresse de la maison, vous ne savez pas? Mme D... a failli périr, l'autre semaine. Elle était en bateau avec son mari, à Asnières, où ils ont une petite maison de campagne; elle se penche et crac! la voilà dans la rivière; sans réfléchir, et cédant au premier mouvement, M. D... se jette à l'eau et sauve sa femme.

— En vérité!
 — Mon Dieu, oui, reprit Mme de C..., il a complètement manqué de présence d'esprit."

On avait signalé un curé à son évêque comme très ignorant; il le fit venir pour l'examiner.

"Asseyez-vous," dit le prélat.
 Le respectable ecclésiastique fait des excuses qu'il ne se permettra pas de s'asseoir pendant qu'il verra son évêque debout.

"Asseyez-vous, lui répète l'évêque; quant à moi, je suis chez moi, je fais ce que je veux."

Le bon curé s'assied.
 Le prélat, toujours en se promenant, l'interroge et lui demande: "Où était Dieu avant la création du monde?"

— En lui-même, répond le curé.
 — Que faisait-il en lui-même, continue l'évêque?

— Monseigneur, répliqua l'ecclésiastique, il était chez lui: "il faisait ce qu'il voulait."

On adressait des remontrances à un jeune dissipateur, qui mangeait lestement son patrimoine.

"Oh! dit-il, je suis encore vert, je mûrirai plus tard.

— Oui, reprit-on, comme les fruits, sur la paille."

SANS CONTREDIT.

Vous ne tousserez plus, si vous prenez du BAUME RHUMAL, le meilleur spécifique dans le monde entier.



PUR, ODORIFERANT, NETTOYANT.
ALBERT TOILET SOAP CO., Mfr,
 MONTREAL

BREVETS D'INVENTION CANADA
 ETRANGER

BEAUDRY & BROWN
 Ingénieurs Civils et Arpenteurs, 107, rue St-Jacques, Montréal

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

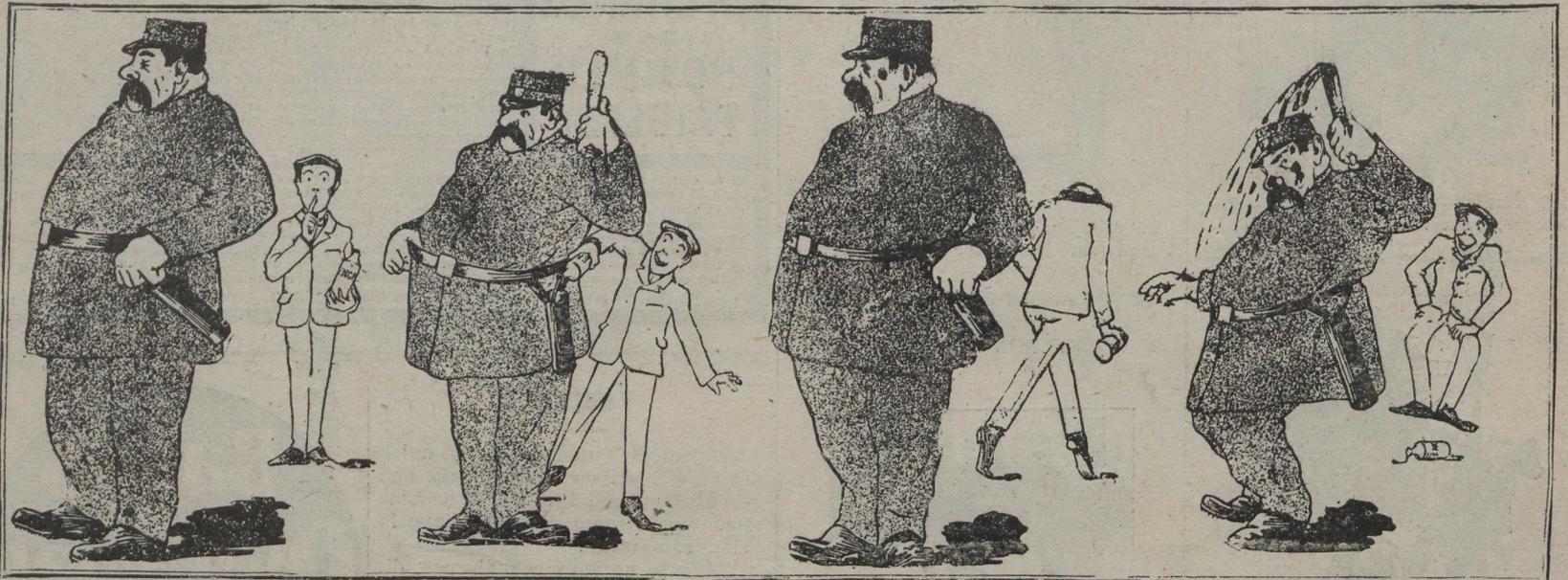
R. DE MESLE, GÉRANT,
 1628 rue Notre-Dame
KODAKS ET ACCESSOIRES
LANTERNES MAGIQUES ET VUES
BAROMETRES ET THERMOMETRES
LUNETTES ET LORGNONS EN OR, ETC.



TOUR DE COU EN FOURRURE GRATIS

Douce, chaud, noir luisant 3 pieds et 6 pouces de longueur, 5 pouces de largeur, fait de peaux choisies, très fourrées, avec 6 belles queues noir et fournies. Une élégante et magnifique fourrure donnée pour la vente à 10c. chacun de seulement 15 beaux paquets de délicieux parfum en 6 odeurs, oillet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. **Son odeur dure pendant des années. Rien ne se vend comme cela.** Ecrivez nous une carte postale aujourd'hui et nous enverrons vos paquets franco. L. Larose, Montréal, dit: "Votre parfum est si d'ux que je les ai vendus en les recevant." **The Rose Perfume Co., Boîte 1979 Toronto**

HISTOIRE SANS PAROLES



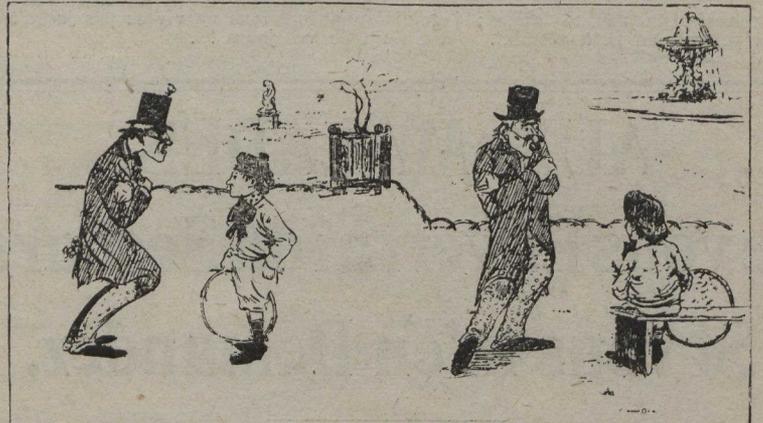
UN DOMESTIQUE COMME IL N'Y EN A PLUS

L'AVARE ET SON FILS.



—Jean, ramassez mon mouchoir.

—Voilà, madame la baronne.



—Petit misérable, je te défends de courir : tu uses tes chaussures !

—Eh bien ! c'est ça, maintenant... Je te défends de t'asseoir : tu uses ton fond de culotte !

LES JUMEAUX.

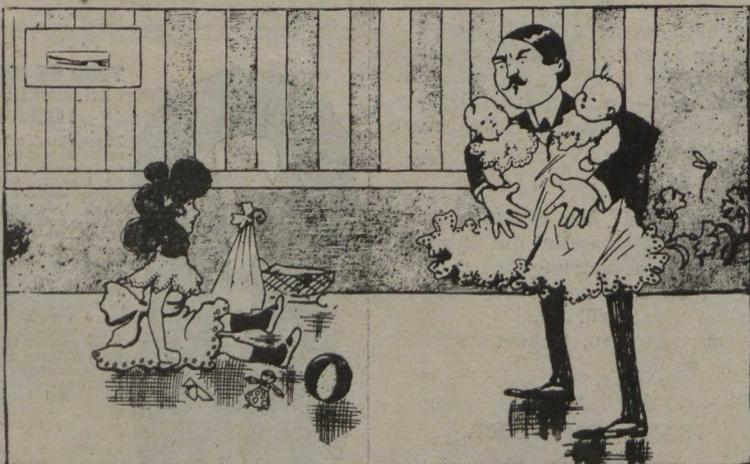
DISPOSITIONS BELLIQUEUSES.



—Regarde, Lily, les beaux petits chats de la Moumoute... Nous allons en garder un et les autres on va les jeter à l'eau. Lequel choisis-tu ?
—Le petit rouge !



—Qu'ils y viennent donc, même à dix contre un !... Je regrette de n'avoir pas été là en 70. Ils auraient vu ce que c'est qu'un vieux lascar de Solférino !

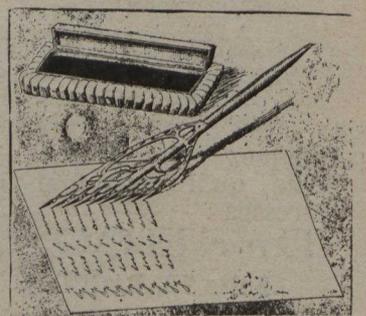


(Quelques mois plus tard). — Lilly, il y a ta petite mère qui vient d'acheter deux jumeaux, deux beaux petits frères...
—Lequel qu'on va jeter à l'eau, dis, petit père ?

AVIS AUX PARENTS.



—C'est un blagueur ; hier il prétendait avoir vu aux colonies un singe qui avait une jambe de boa ! Or, je sais pertinemment que les boas n'ont pas de jambes !...



Un joli cadeau à faire à un enfant. Porte-six-plumes modern-style pour pen-sums.